



# Carbo 9

Transport mortel

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

# **Transport mortel**

**Jean Marc Martel**

**Roman policier**

**Les Éditions Jean Marc Martel**

**Du même auteur :**

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 13– Quand les femmes s’en mêlent© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2010
- 15– Incendie criminel© 2011

**Le Justicier**© 1995

**Élen**© 1997

**Justice Maudite**©2000

**Que l’on continue... Julie**© 2003

**Journalisme d’enquête sur la construction** © 2011

**Opération Cobra**© 2011

**Le Québec Noir** ©2011

**Série Érotico-sensuelle :**

**Myriam**© 2011

**Marie-Lou**© 2011

**Mireille**© 2011

**Katrine**© 2011

**Je me hais...Je m’aime**© 2011

**Lina**© 2011

**Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.**

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada  
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011  
ISBN : 978-2-924103-05-0**

**Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété de l'auteur. Aucune reproduction de quelque manière que ce soit, partielle ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

---

[Jeanmarc-martel@hotmail.com](mailto:Jeanmarc-martel@hotmail.com)

## **Partie un**

Les derniers jours furent particulièrement froids pour un mois d'août. On aurait dit que l'automne voulait se mettre le pied dans la porte de l'été plus rapidement que prévu. Le vent était fort et frisquet, mais pas de pluie, seulement des nuages gris et très bas. Le fleuve Saint-Laurent se déchaînait à marée haute et venait frapper les berges empêchant toute navigation légère. Plusieurs disaient que les grandes marées d'octobre se devançaient de deux mois, annonçant un hiver précoce. Chose tout à fait farfelue, disaient d'autres beaucoup moins pessimistes.

Malgré ces cancans, la météo toujours aussi imprévisible prévoyait le retour du soleil pour les prochains jours et cela à chaque matin, voulant ainsi que ce court été reprenne très vite sa place. L'humeur des gens commençait à devenir maussade. Les cafés-terrasses étaient vides, alors que les touristes passaient tout droit à la région de Québec cherchant désespérément de meilleurs cieux. Les Américains étaient en grand nombre cette année, dû à la baisse exagérée du

dollar canadien, qui se chiffrait à 0.40 \$ dans le dollar, donnant ainsi un sérieux avantage à ces derniers. Cependant, des villes comme *Hampton Beach*, *Old Orchard* et bien d'autres aux États-Unis qui recevaient en été des dizaines de milliers de visiteurs du Québec se retrouvaient désertes ou presque.

Encore une fois, ce sont les grands centres commerciaux qui avaient pris la relève, permettant au public de se balader dans ses larges allées accueillantes, surtout en cette période de vente où toute la marchandise devait faire place à celle de l'automne et de l'hiver. Les prix avaient été coupés au maximum, se faisant encore plus alléchant et attiraient des milliers de personnes ne sachant où aller avec cette température.

Avant l'ouverture officielle des portes, les centaines d'employés accédaient à leur travail, tout en pouvant prendre un petit déjeuner auparavant. Des gens du troisième âge et des magasineux agressifs voulant profiter des premières aubaines et se mêlaient parfois au groupe des travailleurs.

Ce mardi matin était la première journée de vente. Dès neuf heures, toutes les tables des cafés-terrasses du Centre des Galeries de la Capitale étaient bondées. Dans les larges corridors, du personnel commençait à sortir les comptoirs portatifs, les longs supports sur roues regorgeant de vêtements, surplombés de pancartes de réduction allant de 25 à 75 %. Bien sûr, la température était le sujet

principal des conversations, alors que d'autres lisaient le journal à la recherche de nouvelles ou de commérages.

Il était à peine neuf heures, lorsque deux hommes en uniforme, l'un poussant un charriot sur lequel reposait quatre sacs bordés de cuir et fermés avec cadenas, tandis que le deuxième tenait entre ses mains, un puissant fusil de calibre 12, canon pointé vers le haut. Ils marchaient lentement, regardant partout à la fois, cherchant du regard l'indice d'une attaque-surprise. Instinctivement, des promeneurs s'éloignaient de ces hommes, alors que d'autres les observaient en riant, se moquant de leur méthode à la fois dangereuse et médiocre. Ils s'immobilisèrent devant la grande porte vitrée de la Banque. Une femme dans la quarantaine marcha lentement vers eux trousseau de clés en main, cherchant à y retrouver celle qui ouvrirait aux transporteurs de fonds.

Comme des coups de tonnerre, de nombreux coups de feu résonnent dans le mail central, l'un des gardiens, celui qui tenait le petit charriot s'écroule sur le sol, tandis que le deuxième se retourne pour faire feu de son gros calibre. Deux coups sonnent bruyamment. L'homme blessé sérieusement va rejoindre son confrère étendu sur le plancher de céramique. La vitre de la porte de la banque vole en éclats dans un fracas d'enfer, recouvrant le sol de millions de petits éclats de verre. Le tout se déroule en quelques secondes à peine, tout comme l'état de panique de ceux qui observaient discrètement, cachés derrière des tables renversées, alors que les plus craintifs se tenaient la tête visage

au sol. Des cris de peur incontrôlable et de panique pouvaient s'entendre partout, mêlés aux bruits de la vaisselle qui cassait en tombant. Partout, des employés ou des clients étaient étendus sur le sol, refusant de regarder par peur d'être la cible des bandits.

Puis, ce fut le silence presque total, à peine deux minutes s'étaient écoulées, mais avaient pourtant suffi à tuer un être humain. Les trois criminels couraient vers la porte de sortie, traînant derrière eux le petit charriot en pointant de leurs armes les environs afin d'éviter d'être surpris.

– Il n'y a plus de danger, crie un homme dans la cinquantaine. Venez m'aider.

Plusieurs personnes se relèvent en regardant du même coup de tous les côtés. Un petit groupe se dirige vers la banque, afin de prêter assistance aux deux gardiens quelques minutes auparavant victimes de leurs sarcasmes. Celui qui était le plus près de la grande porte de la banque était recouvert de morceaux de verres granulés. Aucun d'eux ne semblait bouger. Ils étaient inertes près de leurs armes et entourés d'une mare de sang de plus en plus grande.

Dans la banque, des gens devenus presque hystériques étaient aidés par des confrères ou consœurs ayant repris leur calme, du moins en apparence.

En quelques secondes, le plus gros vol à main armée des dernières années venait de se dérouler dans une succursale bancaire de la Ville de Québec. Le plus sanglant aussi! Un mort, un blessé grave et une vingtaine de personnes sous le choc, c'était là le résultat de cet attentat sauvagement réalisé.

Policiers et ambulanciers arrivaient de toutes parts. Des rubans de couleur jaune indiquant danger furent installés rapidement, reculant les curieux derrière un périmètre de protection. Toute une section du centre commercial est ainsi fermée, totalement interdite à quiconque n'étant pas policier. Le camion des transporteurs d'argent, stationné à l'extérieur, fut lui aussi enrubanné de jaune pour enquête.

Un policier haut gradé interdit aux ambulanciers de déplacer le corps de celui dont la mort avait été constatée par un médecin de passage dans le centre commercial. Celui qui était gravement blessé est examiné soigneusement avant d'être transporté. Les cris de douleurs qu'il lançait faisaient frémir les gens qui observaient de loin. Plusieurs fois, il hurla le nom de son compagnon malchanceux, sans pour autant obtenir de réponse. On lui administra un puissant sédatif. Avant de l'installer sur la civière, on immobilisa sa jambe gauche à l'aide d'un support spécial. Il avait une mauvaise fracture, l'os étant presque sectionné. Quant à son épaule, une balle l'avait traversé de part en part. Malgré la douleur, l'homme n'avait pas perdu conscience, mais sa panique obligea les ambulanciers à

l'attacher fortement. Quelques minutes suffirent au médicament pour faire effet et l'homme se calma progressivement.

Les curieux, maintenant plusieurs centaines, regardent passer la civière. Pendant ce temps, plusieurs employés de la banque, en majorité des femmes, crient et pleurent, incapables de contrôler leurs émotions.

Quatre hommes en habit de ville entrent au pas de course. L'officier en uniforme s'approche d'eux.

– Sergent Richard, tout est sous contrôle. Il y a un mort et un blessé grave. Les bandits sont sortis par-là, désignant du doigt la porte par où le groupe était entré et ressorti.

– Faites-moi débarrasser tous ces gens, agrandissez le périmètre pour que l'on puisse travailler en paix. Vous avez des témoins?

– Oui, quelques-uns à la banque et certainement plusieurs au café terrasse qui était bondé au moment de la fusillade.

– Rassemblez tous ceux que vous pourrez, mes gars vont prendre leur version. Assurez-leur une place au Café, pour qu'ils puissent travailler convenablement. Je veux voir les premiers de vos gars qui sont arrivés sur les lieux. Faites rechercher des témoins sur le stationnement, on sait jamais. On aura peut-être une description de la voiture des bandits et leurs descriptions. J'oubliais! Si vous avez une

description, donnez-la immédiatement sur les ondes radio, à travers la Province si possible.

– Bien compris sergent, je m'occupe de tout.

Eddy « Bougonneux » Richard regarde la scène devant lui. Il allume sa pipe, les yeux fixés sur la couverture jaune recouvrant le corps du malheureux transporteur. Il s'approche lentement, puis soulève doucement le coin de la couverture. L'homme dans la trentaine avait, presque au centre du front, un trou de quelques centimètres. De sa main droite, il ferme les yeux du mort, puis rabat le drap. Il reste quelques secondes, le genou replié sur le sol, se demandant bien pourquoi toute cette violence? Qu'avait-il pu se passer pour qu'on ouvre le feu ainsi, en plein centre commercial, au milieu de centaines de gens. Il hoche lentement la tête en regardant ce désastre. Le calme semblait revenu dans la banque, mais la situation générale n'était pas belle du tout.

Se relevant difficilement, il marche vers la grande porte-vitrine qui n'avait plus que le cadre, les morceaux de verres craquaient sous ses pieds. Il évite les quelques preuves sur le sol: douilles vides de calibre 12, sang en grande quantité et un revolver de calibre 38 à moitié dissimilé sous les éclats de verre. Son attention est attirée par un éclair de caméra, il se retourne aussitôt, mais reconnaît l'homme du Service de l'Identité judiciaire. Sans attendre, il va le rejoindre. Après lui avoir donné quelques instructions, il jette un coup d'œil

rapide aux caméras de télévision, puis tourne le dos, préférant ne rien déclarer pour le moment, malgré les insistances des reporters. Rebroussant chemin, il marche à nouveau vers la banque, après avoir fait signe à l'un de ses hommes.

– Jean, tu vas m'interroger tout le personnel de la banque. Je veux que tu t'en occupes personnellement. Prends le temps qu'il faudra et si t'as besoin, tu me fais signe.

– Pas de problème, sergent.

– Sergent, crie un policier en uniforme.

– Qu'est-ce qu'il y a? demande le vieux policier.

– Un des gars a été blessé. Nous avons relevé des traces de sang à l'extérieur. Elles disparaissent sur le stationnement, probablement à l'endroit où se trouvait garé le « *get away car* ».

– Viens me montrer ça, demande Eddy.

Les deux hommes se suivent lentement, examinant le sol à la recherche des gouttelettes de sang séché, dont plusieurs avaient été piétinées par des passants. À environ cinquante pieds à droite de la porte double de la sortie, les traces disparaissaient tout près du petit charriot abandonné par les fuyards. Deux traces de pneus noircies sur le pavé montrent bien l'endroit précis d'où étaient repartis les criminels en fuite.

– Tu restes ici et que personne ne s'approche. Je vais t'envoyer les gars du labo. Protège aussi cette balle de calibre 45, dit le sergent en pointant du doigt l'objet près du trottoir, sans doute perdue par un des criminels.

À l'intérieur, plusieurs impacts de balles ainsi que des morceaux de plombs sont prélevés avec précision, une fois que les photographies et un plan manuscrit fait. Une dizaine de plombs furent ainsi localisés, cela se comprenait si l'on considérait l'utilisation du fusil calibre 12, une arme absolument dangereuse utilisée peu importe l'endroit. Plusieurs douilles vides démontrent aussi l'emploi d'une mitrailleuse de fort calibre

Eddy Richard communique avec la Centrale et demande que l'on avise tous les hôpitaux de la région, concernant un homme blessé par balle.

~

Pendant ce temps, une *Chrysler Intrépid* tourne sur les chapeaux de roues, faisant son entrée sur le stationnement d'un immeuble à logements multiples, à mi-chemin sur le Boulevard de L'Ormière. Trois hommes en descendent rapidement et l'un d'eux s'empresse d'ouvrir la grande porte du côté droit d'une Dodge Caravan. Pendant ce temps, les deux autres s'occupent de transporter le quatrième homme, incapable de marcher et visiblement mal en point. En

quelques secondes, le quatuor quitte les lieux en abandonnant l'autre voiture, les portes barrées et soigneusement stationnées parmi une dizaine d'autres. La fourgonnette quitte lentement, respectant scrupuleusement la circulation pour ne pas attirer l'attention.

– Jimmy, comment va Pierrot?

– Très mal, il saigne comme un cochon.

– Il va s'en tirer, tu crois?

– J'en sais rien. Je pense pas, on verra bien.

– Eugène, qu'en penses-tu?

– J'arrive pas à arrêter le sang, hostie de marde! On n'avait pas besoin de ça.

– Fais ta job d'infirmier, grouille toé le cul tabarnacle.

– Ciboire, chu pas docteur, j'fais ce que j'peux, calice moé la paix.

– Y faut pas qu'y meure, sinon on va avoir des hosties problèmes. Tu connais ses frères, y vont pas accepter ça facilement.

– Écoute Charles, j'peux pas faire grand-chose, j'ai rien pour travailler. Attends, attends, je viens d'avoir une hostie bonne idée. Rendu à Valcartier village, juste à l'entrée, à ta droite, surveille une petite annonce de vétérinaire. C'est une vieille maison toute délabrée. Check dans la cour, si y a pas de char et tu rentres.

- Qu'est-ce que cé cette histoire de vétérinaire?
- C'est le frère de ma mère. Y pratique pu, mais y doé avoir encore ses instruments et quelques médicaments. Sinon j'irai avec lui en chercher.
- T'avais pas parlé de ça que t'avais un oncle dans le coin, fait remarquer Charles.
- Tu me l'as pas demandé.
- J'me demandais aussi pourquoi t'avais choisi un chalet dans ce coin-là, j'aurais dû y penser que tu connaissais bien le coin.
- T'as toujours ben pas envie de le faire soigner par un vieux vétérinaire, cé pas un chien calice, cé note chum, crie Jimmy.
- Toé tu farmes ta gueule et tu obéis, reprend Charles en sacrant de plus belle.
- Si t'as une meilleure idée, moé j'en ai pas, alors tu la fermes, c'est compris, dit Eugène.
- Bon, bon cris pas, on va y aller.
- Le bonhomme est pas jeune, mais y m'aimait bien dans le temps.
- Y va falloir qu'il sache fermer sa gueule lui aussi, sinon je le caboche, dit Charles.

– On va y donner une couple de milles, pis y parlera pas, c'est un vieux vicieux. Jimmy donne-moé deux milles, demande Eugène.

L'homme s'empresse de prendre son couteau de poche et découpe l'épaisse toile à défaut de parvenir à ouvrir le cadenas. Il sort deux liasses de billets bruns qu'il remet aussitôt à son compagnon. Le Dodge Caravan roule déjà sur le Boulevard Valcartier.

– Merde, un barrage de flics, vous bougez pas, crie Charles.

Lentement le Caravan s'engage près de l'accotement, derrière d'autres voitures sans y avoir été invité. Il ferme le moteur et descend de voiture. Lentement, il avance vers la voiture de police et d'une allure nonchalante, mains dans les poches. Un policier, calibre 12 en main, s'avance vers lui.

– Monsieur, restez dans votre voiture, s'il vous plaît.

– Je voulais juste voir si je pouvais vous aider. Mon frère est policier et il m'a toujours dit de prêter assistance à ses confrères.

– Ne vous en faites pas, tout est sous contrôle. C'est une surveillance sur un vol à main armée. Merci de votre aide, mais ce ne sera pas nécessaire.

– C'est arrivé où c'te vol là, ma radio est fermée?

– À Québec, j'en sais pas plus, regagnez votre voiture et avancez.

– OK! C'est vous le patron.

Charles remonte aussitôt dans la fourgonnette Caravan et baisse sa vitre à demi, avançant lentement au signal du policier.

– Tu fais chier en hostie toé, dit Jimmy.

– Tu ferais mieux de fermer ta gueule et te cacher. Empêche Pierrot de crier.

Le policier fait signe au conducteur d'avancer lentement. De la main, il salue celui à qui il venait de parler.

– Conduisez prudemment, crie le jeune policier au passage.

Charles le salue à son tour et dépasse le point de blocage. Il accélère lentement tout en remontant sa vitre.

– Té fantasse en hostie toé, lui dit Jimmy en lui tapant l'épaule.

– Cé le meilleur moyen de pas avoir de problème, cé ça l'expérience. Chu pas vote boss pour rien, souviens toé de ça. Comment va Pierrot?

– Il est dans les vaps, au moins y râle pu.

– Ton vétérinaire, cé encore loin? demande Charles.

– Non, à peine un quart de mille.

Quelques secondes plus tard, la vieille annonce est en vue. Charles immobilise le véhicule dans la cour.

– Vite, sortez-le. Si le bonhomme est pas là, on rentre quand même. Jimmy va *checker* la porte, je vais aider Eugène.

– Non attends, je vais y aller, il me connaît, il va m'ouvrir. Je veux pas qu'il lui arrive du mal, il a eu sa part de merde dans la vie.

– Bon vas-y, mais dépêche toé.

Eugène sort de voiture et va sonner à la porte de son vieil oncle. Il sonde la porte qui n'est pas fermée à clé et il entre sans attendre. Quelques minutes plus tard, il ressort faisant signe à ses amis de venir le rejoindre, pendant que de son côté, il vérifiait les alentours.

– Vous avez pas eu de misère à vous souvenir de moé mon oncle?

– J'aurais aimé mieux ne pas te revoir après toute la honte que t'as faite à ta mère.

– Mes chums ont besoin d'aide et je sais que tu peux les aider. Tiens prends ça, tu pourras te payer quelques bonnes bouteilles avec ça, lui dit Eugène en lui remettant les billets de banque.

– Si ta pauvre tante voyait ça!

– Comment va-t-elle?

– Ça fait deux ans qu'elle est morte, espèce de crétin.

– Avez-vous fini de placoter, ciboire, on le tiendra pas toute la nuit dans nos bras, crie Charles.

– Qu'est-ce que cé ça, demande le vieil homme en montrant l'homme blessé, dont le sang coulait sur le plancher.

– On va le transporter sur la table dans la clinique. Je vais m'en occuper. Si j'ai besoin de vous mon oncle je vous le dirai. Allez-y les gars, suivez-moi.

– Tu vas enfin me dire ce qui s'est passé avec ton ami, demande le vieil homme.

– Nous avons loué un chalet pas très loin d'ici. On voulait ajuster nos armes pour la chasse, puis ça été l'accident. Il a reçu une balle dans le ventre.

– Ouais, tu penses que je vais croire ça. Tu me donnes 2 000 \$ pour mon silence sur un simple accident de chasse.

– Mon oncle fait ce qu'on te demande et t'auras pas de problème, je te le jure. Personne ne sait qu'on est ici.

– Bon ça va, je pose plus de questions, allons voir ton ami. T'aurais quand même pu appeler une ambulance, poursuit l'homme en suivant son neveu.

– Je pouvais pas, j'ai un dossier criminel, ils m'auraient embarqué tout de suite, sans même que je puisse m'expliquer.

Le groupe se retrouve dans une petite salle de soins pour animaux. La pièce n'avait pas servi depuis longtemps et la poussière l'avait

envahie. Après avoir secoué une couverture, Eugène la dépose sur la table d'examens. Une paire de ciseaux passés sous l'eau chaude et voilà le vieil homme assisté de son neveu qui découpe les vêtements du blessé. Le pouls de l'homme est à peine perceptible. Une fois la blessure découverte entièrement, le sang nettoyé avec des chiffons mouillés, le trou n'était pas beau à voir.

– Je peux bien essayer de lui enlever cette balle, mais je peux vous garantir à l'avance que cet homme est mort. Vous auriez mieux fait de l'amener à l'hôpital.

– Grand père tu vas le soigner et du mieux que tu peux, sinon vous allez mourir tous les deux, dit Charles en sortant son gros calibre 45.

– Jeune homme, ne me faites pas de menaces, à mon âge cela n'a plus aucune importance. Je suis déjà mort depuis longtemps. Je vais faire de mon mieux, mais je suis certain qu'il ne s'en sortira pas. Il faudrait qu'il ait une transfusion, du sérum, je sais pas, moi. À voir la blessure, il a dû se vider de son sang ce pauvre garçon.

– Oui, il en a perdu pas mal, mon oncle, reprend Eugène.

– Vous pourriez en avoir du sang de l'un de nous, dit Jimmy.

– Je ne suis pas équipé pour ça. Pensez-vous que je n'ai qu'à me présenter dans un hôpital et dire je veux du sang et du soluté, vous êtes fous.

– Ça va, faites ce que vous pourrez et fermez-la, ordonne Charles de plus en plus nerveux.

– Il a une hémorragie interne très grave. Il a peut-être les intestins perforés et encore pires, je pense. Vous feriez mieux de le transporter à l'hôpital, je ne peux vraiment rien y faire, c'est trop grave. Même si je sors la balle, je peux même pas recoudre tout ça. Allez-vous en avec lui et ramassez votre argent, j'en veux pas.

– Avant de partir, il va falloir s'entendre. Si jamais vous parlez de ça, vous êtes un homme mort et lui aussi, dit Charles en pointant Eugène avec son arme.

– Qu'est-ce que ta pauvre mère dirait de voir son fils comme ça, lance le vieil homme en regardant son neveu dans les yeux.

– Mon oncle casse toé pas la tête. Tu gardes l'argent et pas un mot, c'est promis?

– Va-t'en, je ne veux plus te voir tant que je vivrai, crie Alcide Tourangeau qui ne peut retenir ses larmes. T'as fait mourir ta pauvre mère de chagrin et te voilà encore avec des bandits. Sors d'ici et n'y remets plus jamais les pieds.

Pierrot est à nouveau transporté dans le Dodge Caravan, enveloppé dans le vieux drap du vétérinaire. Le vieil homme referme la porte derrière eux. Le groupe quitte les lieux malgré l'inquiétude de

Charles, qui n'aimait pas laisser derrière lui un témoin aussi important.

– Charles, je pense que Pierrot est mort, dit Jimmy inquiet.

Eugène essaie de prendre le pouls de l'homme, mais c'était trop tard, il avait rendu l'âme.

– Au moins, il ne nous embarrassera pu, dit l'ex-infirmier.

– Ouais, j'imagine que c'est toé qui vas dire ça à ses frères, fait remarquer Jimmy.

– On les verra pas avant des semaines, on a le temps d'y penser.

## **Partie deux**

Pendant ce temps, au centre-ville, Carl Bouchard rentrait chez lui après deux semaines de vacances bien méritées. Il n'avait pas eu besoin d'aller bien loin, se contentant du condominium de son père, situé à Hollywood, Floride. La température avait été merveilleuse et Josiane, qui l'avait accompagnée, était ravie de ce séjour avec celui qu'elle aimait tant. Malgré la chaleur en cette saison, les vacances avaient été appréciées de part et d'autre. Quelques bons moments de bronzage, du magasinage et des repas gastronomiques, avaient fait paraître le temps très court. Agrémenté de longues promenades en bateau ou à pied, le tout avait permis d'obtenir une tranquillité bienfaitrice. Surtout qu'en cette période, le tourisme était quasi absent des rues et des plages.

Tous deux s'étaient initiés au patin sur roulettes, permettant ainsi de garder la forme physique. Ils y avaient consacré plusieurs heures, profitant de la promenade en bordure de la plage, endroit idéal pour pratiquer ce sport. Le vent, le soleil, les palmiers et la mer, tout y était

pour un sport de plein air. Les premières heures de la matinée étaient le temps idéal, afin d'éviter les brûlures du soleil très puissant à cette période.

À certains moments, Josiane s'était montrée plutôt aguichante, mais Carl ne pouvait toujours pas succomber à ses avances. Pour lui, elle demeurait sa grande sœur, sa meilleure amie qui l'avait sauvée à temps dans une certaine période difficile de sa vie. Il en serait peut-être ainsi pour toujours même si Josiane de son côté aurait aimé que les choses se passent différemment. Une relation amoureuse et passionnée, plus physique, mais le destin en avait décidé autrement. Malgré tout, elle savait garder sa place et ne poussait jamais la tentation au-delà du raisonnable, juste ce qu'il fallait, pour lui indiquer que la porte de son cœur était toujours grande ouverte pour lui. Cependant, il se l'avouait facilement, elle avait un corps merveilleux qui poussait les hommes à se retourner sur son passage et elle savait le mettre en valeur. Certains c'étaient même avancés pour lui adresser la parole, mais gentiment elle leur avait fait comprendre qu'elle n'était pas libre. Plusieurs invitations lui furent faites, mais chaque fois elle les refusa poliment, sauf une fois où elle accepta de danser avec un allemand. Un jeune homme fort galant, grand et mince qui n'avait d'yeux que pour elle chaque fois qu'elle se présentait à la salle de danse. Pourtant, les choses s'étaient arrêtées sur le parquet de danse.

Profitant de ces deux semaines, Carl avait décidé de rendre visite à un vieil ami américain, rencontré lors de son entraînement au Collège du FBI, à Quantico, Virginie. Il y avait séjourné deux mois, afin de se familiariser avec les techniques d'intervention sur les crimes majeurs. Tir au pistolet 9 mm, fusil calibre 12, carabine AR 15 et 223 etc. En fait, toutes les armes utilisées par les policiers. Les conditions de tir étaient variées, soit de jour, de nuit, sous la pluie, à la course ou à bord d'un hélicoptère. En plus des cours théoriques et des cours de « rappel », qui consiste à descendre ou à monter sur les murs de divers édifices. Cette pratique se fait sous plusieurs formes, tant sur les murs d'édifices, qu'en montagne ou en bas d'un hélico stationnaire. C'est surtout lors de ces entraînements que Jack Summers était venu en aide à Carl qui s'était retrouvé dans une position tout à fait inconfortable. Debout sur les patins de l'hélico, il devait se laisser basculer en arrière, jusqu'au moment où le prof pouvait voir les semelles de ses bottes. Malheureusement, il avait perdu pied et c'est son voisin Jack qui l'avait aidé. Ils avaient bien ri une fois le cours terminé. Par la suite, il s'était retrouvé dans les cours théoriques, à l'occasion des études en groupes. Tous deux avaient été diplômés les premiers de classe sur un total de quarante étudiants. Une petite réception à la résidence de Jack Summers avait permis à Carl de rencontrer les parents et l'épouse de ce dernier. Avant de se quitter, tous deux s'étaient bien promis de garder le contact.

Aujourd'hui Jack était en poste à Miami, au Département de la Sécurité Nationale. Ils s'étaient retrouvés avec grand plaisir en se racontant les dernières années de leurs vies de policiers. Au cours des deux semaines, ils en avaient profité pour souper plusieurs fois ensemble. Carl fut aussi invité spécial du FBI pour le tournoi de golf annuel de l'État de la Floride.

De son côté, Josiane avait pu apprécier l'intelligence du copain de son patron et un lien se créa entre elle et l'épouse de Jack, Alicia. Comme disait Josiane, elle avait la main cuisinière, chose plutôt rare chez les femmes américaines. À l'aéroport, les deux amies s'étaient quittées, non sans verser quelques larmes. Quant aux deux hommes, ils se promirent de se revoir bientôt. Ils se comprenaient comme deux frères, étant tous deux fils uniques et policiers de carrière.

Le gros DC 9 quitte la piste de Fort Lauderdale, prenant son envol en direction du Canada pour se poser à Montréal. Le vol dura à peine deux heures et l'arrivée se fit sans encombre. En quelques minutes, les deux amis se retrouvèrent dans la Jaguar, direction Québec.

Carl se retrouvait maintenant chez lui, après avoir déposé sa compagne. Le grand ménage avait été fait dans le penthouse de la Grande-Allée. Tout avait été remis soigneusement en place, les plantes nettoyées et en bonne santé, la perfection quoi! Il était fier de son appartement luxueux, mais aussi très confortable.

Après ce voyage, un peu d'exercice et un bon sauna retaperaient le voyageur. Auparavant, il communique avec Hélène, l'infirmière du CHUL qu'il n'avait pas revu depuis quelques semaines. Il l'invite à souper chez lui, ce qu'elle accepte avec empressement.

Il commande le souper pour vingt et une heures et il sélectionne le vin approprié. Il place deux bouteilles de *Don Pérignon* au réfrigérateur en prévision de fêter les retrouvailles.

~

Après s'être entraîné et rafraîchi, il passe au bureau, histoire de rendre visite à Claire et de prendre ses messages. Il remet à la secrétaire un petit cadeau, souvenir acheté sur les conseils de Josiane. La secrétaire s'empresse d'ouvrir la petite boîte et reste agréablement surprise d'y trouver une magnifique montre. Elle devient tout rouge, visiblement gênée de recevoir un tel cadeau de son patron.

– Tu n'as pas à te sentir gênée, tu fais un excellent travail. C'est donc une marque d'appréciation, c'est tout. Tu le mérites bien.

– Je... je ne sais pas quoi vous dire, monsieur Bouchard.

– Alors, ne dis rien et accepte-le. Je dois t'avouer que c'est Josiane qui l'a choisie. Je n'ai pas vraiment de goût pour ce genre de chose. Je peux même te dire qu'elle te réserve une petite surprise elle aussi.

– C'est beaucoup trop, merci.

– Dis-moi, j'ai beaucoup de messages?

– Une bonne trentaine, mais un seul est urgent, le voilà.

Carl regarde le mémo, puis le met dans sa poche de chemise.

– J'oubliais, nous avons reçu un chèque de 10 000 \$ de la part du TQC. Je l'ai déposé dans le compte. Je ne savais trop quoi en faire. Il y avait une lettre qui l'accompagnait, la voici.

Carl se dirige vers son bureau et s'y installe confortablement avec une bonne tasse de café. La lettre était signée par le Président du TQC, Paul Lemaire et contresignée par Jacques Sanfaçon, représentant de la Section Québec.

*« Monsieur, nous avons pris connaissance du travail louable que vous avez effectué pour notre Syndicat. Nous apprécions grandement que vous ayez bénévolement donné assistance à l'épouse de notre regretté membre, Émile Tremblay. Votre aide-bénévole à cette famille nous a grandement touchés. Nous sommes fiers du travail accompli et nous garderons en mémoire votre participation pour assainir notre mouvement syndical.*

*D'autre part, soyez assuré que nous avons pris en main tous les moyens pour aider madame Lyne Tremblay et sa famille, tant au niveau psychologique que matériel. Nous regrettons ces évènements tragiques et nous ne pouvons qu'essayer de réparer le mal fait à cette famille, ainsi qu'à plusieurs autres personnes.*

*Notre Syndicat a refait peau neuve, sous le signe de l'honnêteté, de la franchise et de la transparence. Nos membres ont accepté à l'unanimité nos décisions. Monsieur Jacques Sanfaçon a accepté de nous représenter dans la grande région de Québec. Avec cet appui de taille, nous sommes certains de pouvoir mener à bien notre mission, soit de servir nos membres au meilleur de leurs intérêts.*

*Nous souhaiterions votre présence, lors d'un souper amical qui se tiendra le dix-neuf de ce mois, au Château Frontenac de Québec. S'il vous plaît, nous faire parvenir votre réponse dans le plus court délai. À cette occasion, nous profiterons de votre présence pour vous souligner à notre manière, notre appréciation de la part de tout le mouvement syndical. Notre chèque n'étant qu'un début et vous le méritiez.*

*Mes respects les plus profonds vous sont acquis, en espérant pouvoir vous serrer la main. »*

Carl est ravi de lire cette lettre qui lui va droit au cœur. Elle a plus de valeur que toute somme d'argent. Il compose le numéro du bureau de Québec, afin d'y rejoindre Jacques Sanfaçon.

– Jacques, c'est Carl Bouchard, comment vas-tu?

– Merveilleusement bien, monsieur, je suis ravi de vous entendre enfin. Comment se sont déroulées les vacances?

– Absolument reposante, je me sens prêt à attaquer n'importe lequel genre de dossier.

- Vous avez pris une décision pour notre invitation?
- Je serai ravi d'y assister avec Josiane, si tu permets.
- J'en serais honoré.
- Il y a aussi une autre condition.
- Accordé d'avance.
- Je ne veux aucun journaliste sur les lieux.
- Aucun problème, seul notre photographe officiel sera présent.
- Alors j'accepte. En passant, félicitations pour ta nomination, c'est agréable de voir l'honnêteté s'installer enfin dans le mouvement syndical.
- Je n'en doute pas et merci. Nous allons donc vous attendre pour vingt et une heures le 19. Bien sûr, Lyne sera présente, je veux dire madame Tremblay.
- Je sens que tu me caches quelque chose, ai-je raison?
- Nous en reparlerons si vous permettez, dit Jacques en riant.
- En passant, merci pour le chèque, ce n'était vraiment pas nécessaire.
- Paul et moi, ainsi que le nouveau conseil d'administration en avons décidé ainsi. Pour nous, vous avez posé des gestes que personne d'autre n'aurait osés. Vous savez, lorsqu'on a la chance d'être ami

avec un homme comme vous, on ne peut que vous en dire merci du fond du cœur.

– À bientôt Jacques, avant que tu ne me fasses pleurer.

Après avoir raccroché, il se souvint du mémo dans sa poche de chemise. Sans tarder, il en fait la lecture et compose le numéro qui s'y trouve.

– Monsieur Charles Henri Sauvageau, je vous prie, de la part de Carl Bouchard.

– Je vous passe monsieur Sauvageau immédiatement, gardez la ligne monsieur.

Quelques secondes plus tard.

– Monsieur Bouchard, je suis ravi de recevoir enfin votre appel.

– Je regrette de n'avoir pu vous joindre avant.

– Vous avez passé de bonnes et belles vacances, j'espère?

– N'en doutez pas. Que puis-je faire pour vous?

– Vous n'êtes pas sans savoir le tragique vol à main armé dont notre Banque a été victime, il y a deux jours.

– Je regrette, mais je ne suis arrivé que de ce midi. Je n'ai pas eu le temps de me mettre au courant des développements de notre région.

– Je vois. Seriez-vous disponible pour me recevoir cet après-midi?  
Nous aurions une proposition à vous faire.

– Quinze heures trente vous convient?

– J'y serai, monsieur Bouchard, à bientôt.

Comme il referme l'appareil, Josiane fait son entrée dans le bureau. Après avoir embrassé Claire, elle lui remet le petit cadeau acheté pour elle. Carl, planté dans l'embrasure de la porte de son bureau, regarde en riant les deux femmes. La secrétaire comblée admirait la magnifique robe de chambre en soie blanche.

– Je pense que tu vas être très jolie dans cette robe, dit Carl en riant.

– Carl, t'es pas raisonnable, reprend Josiane.

– Toi, tu tombes juste à point, j'allais te téléphoner. J'attends quelqu'un à quinze heures trente et j'ai besoin de toi.

– Je suis à ta disposition.

Installée dans le bureau de son patron, elle fait la lecture de la lettre du TQC, le Syndicat des Travailleurs Québécois de la Construction.

– C'est tout un honneur qu'ils te font.

– J'aimerais que tu m'accompagnes à cette soirée. Qu'en penses-tu?

– Ce sera avec plaisir. Mais dis-moi, qui est ton visiteur?

– Je ne sais rien d'autre que son nom. Il est le directeur de la Sécurité de la Banque Nationale. Il semblerait qu'ils ont eu un vol aux Galeries de la Capitale.

– C'est donc un nouveau dossier, fait remarquer Josiane.

– Je n'en sais rien, nous verrons bien. Il ne devrait pas tarder.

– Nous revoilà repartis à nouveau vers l'inconnu, dit-elle en riant.

– Ne te réjouis pas trop vite.

À peine quinze minutes plus tard, Charles Henri Sauvageau arrivait. Claire l'introduit au bureau de son patron. Après les présentations d'usage, le visiteur prend place sur le gros fauteuil de cuir noir, à la droite de Josiane qui tient son bloc-notes en main.

– Monsieur Bouchard, je vais aller droit au but. Nous avons besoin de vos services, dit le responsable de la sécurité.

– Si vous commencez par me raconter votre histoire, nous verrons par la suite.

Sauvageau raconte en détail le vol et la fusillade survenue à la succursale des Galeries de la Capitale.

– Si je comprends bien, vous avez un mort et un blessé grave du côté des transporteurs et il vous manque près d'un million de dollars.

– C'est bien ça.

– Qu'attendez-vous de moi?

– Que vous retrouviez ceux qui ont assassiné le garde et retrouviez l'argent si possible. Je connais vos tarifs et vos conditions de travail. Mon confrère des Caisses Populaires m'a briefé, nous sommes prêts à payer ce que ça coûtera. Voici une lettre de notre président, dans laquelle il vous donne carte blanche. Vous y trouverez aussi un chèque de 25 000 \$ en avance sur notre contrat. Le reste vous sera payé sur demande, peu importe les résultats du dossier. La compagnie des transporteurs est d'accord avec nous sur toute la ligne. Monsieur Bouchard trouvez ces gars-là, c'est prioritaire pour nous. Cette attaque risque d'ouvrir la porte à bien d'autres choses. Je suis certain que vous me comprenez.

– Qui est sur le dossier pour la Ville de Québec?

– Eddy Richard, vous le connaissez?

– En effet, je connais bien le vieux bougonneux.

– La direction de la ville est d'accord et vous apportera toute l'aide dont vous aurez besoin et notre service aussi. Qu'en pensez-vous?

– J'accepte votre dossier.

– Voilà, je vous remets la copie de toutes les déclarations des employés du transporteur et de la banque, lesquelles furent prise par notre personnel. La police se réserve ses propres versions. Voici aussi

la liste des billets marqués qui se trouvait parmi l'argent. Si jamais l'un de ces billets apparaissait dans une Caisse ou une Banque, vous en serez aussitôt avisé.

– Je vous tiendrai au courant dès que possible, monsieur Sauvageau.

Josiane reconduisit l'homme jusqu'à la porte, puis revient au bureau de son patron qui lui fait signe de s'asseoir.

– Eddy, Carl Bouchard, comment vas-tu?

– Comme d'habitude dans la marde jusqu'au cou.

– Tu acceptes un assistant pour quelques jours?

– Au moins, j'en aurai un que je n'aurai pas besoin de suivre le nez dans le cul.

– On se voit demain?

– Si tu pouvais être ici pour huit heures, nous avons justement une réunion.

– J'y serai. Salut!

~

À vingt et une heure pile, Hélène arrive au penthouse de la Grande-Allée. Toujours aussi jolie et charmante, il la serre tendrement contre lui, puis l'embrasse passionnément.

– Je suis ravi que tu te souviennes de moi, dit la jeune femme un peu triste.

– Écoute, nous n'allons pas recommencer. Tu sais que je ne veux pas m'attacher, je ne suis pas prêt pour ce genre de liaison.

– Et moi pendant ce temps, je dois attendre que tu me fasses signe quand tu as envie de faire l'amour.

– Cette conversation ne nous mènera nulle part et tu le sais. Je pense que le charme est rompu, je croyais pourtant t'avoir expliqué. Tu as même dit que tu me comprenais. Que se passe-t-il?

– Je suis fatigué, excuse-moi. Je ne voulais pas dire ces choses. Tu m'as manqué et je rageais de ne pas pouvoir te voir. J'aurais tellement eu besoin de ta présence ces dernières semaines. Je ne savais même pas ce que tu faisais, où tu étais, avec qui tu étais. Je me sentais seule comme si tu m'avais abandonné. Pas de téléphone, pas visite, rien. Je me retrouvais tous les soirs, seule pour dormir et me faire l'amour en pensant à toi. Comment voulais-tu que je réagisse? J'ai besoin de toi Carl, je t'aime, prend-moi, caresse-moi. Fais-moi oublier toute cette solitude atroce, je t'en prie, regarde...

Hélène dégrafe lentement sa robe sous laquelle n'apparut que sa chair toute bronzée, aux parties blanches invitantes. Gardant ses hauts talons, elle s'avance vers lui en caressant la pointe de ses seins durcie par le désir. Elle poursuit en descendant lentement sa main droite vers son ventre. Elle marche vers la grande peau étendue devant le foyer, puis s'y étend, jambes écartées, invitant celui qu'elle voulait voir la prendre.

À son tour, il retire ses vêtements, puis ramasse au passage deux coupes et le seau à champagne. Après avoir rempli à demi les deux verres, il s'agenouille près d'elle. D'un seul trait, il boit le premier verre, puis le dépose sur le sol. Lentement, il commence à verser le deuxième, goutte à goutte, sur la peau de sa compagne invitante et chaude. Chaque geste amenait le frisson accompagné de petits cris de jouissance faisant sursauter ce merveilleux corps au contact du froid. Ses ongles griffaient dans les poils de la peau de poney d'Islande, ne pouvant atteindre celui qu'elle désirait si fortement. Le manège dure quelques minutes, puis d'un seul coup, il vide le tout sur le pubis de la jeune femme. Un râle d'impuissance et de jouissance sort de la gorge d'Hélène qui n'en pouvait plus de l'attendre, suppliant qu'il la prenne.

Il répond à son appel en s'allongeant entre ses jambes et passant sa langue au début du poil pubien rasé proprement, remontant sur le ventre, goûtant au passage le Don Pérignon. Il remontait de plus en plus en embrassant la chair frissonnante, frôlant à peine les seins.

Leurs bouches se réunissent enfin dans un long baiser, grognant la jouissance du plaisir.

Le souper ne vint que plus tard, une fois leur envie mutuelle de s'unir rassasiée. Nus, ils soupent en dégustant le merveilleux repas, préparé avec soin par le traiteur de *La Boustifaille*, arrosé du vin approprié.

Le reste de la soirée et une partie de la nuit se déroule sous le signe de l'amour physique, puis ils s'endorment dans les bras l'un de l'autre, épuisés, mais comblés. Au réveil, ils se retrouvent dans la douche et la cavalcade des échanges reprend de plus belle. La chaleur de l'eau, changée de temps à autre au froid, ne faisait qu'augmenter le désir. Ils passent ainsi une bonne heure à se donner l'un à l'autre.

Pendant le petit déjeuner rapide, Hélène tente encore de séduire son homme, mais il s'éloigne d'elle. L'heure avançait rapidement et il ne voulait pas manquer la réunion avec Eddy et ses hommes. L'infirmière le comprit, mais n'arrêta pas pour autant ses gestes provocateurs. Elle voulait ainsi lui signifier que la soirée et la nuit passée près lui n'avait fait qu'ouvrir son appétit vorace de femme négligée. Il dut lui faire la promesse que très bientôt, ils seraient à nouveau réunis pour s'adonner à de nouveaux plaisirs tout aussi délicieux.

Il la reconduit jusqu'à la porte de l'ascenseur et ils se séparent après avoir échangé un long baiser. Hélène profite de ce geste pour passer

Transport mortel...

sa main au bon endroit, lui faisant sentir qu'elle n'était pas encore rassasiée, qu'elle en voulait davantage.

### **Partie trois**

Dès huit heures, Carl se présente comme prévu à la Centrale de Police, même si son esprit était encore un peu mêlé et vagabondait encore. Sa dernière nuit demeurait toujours présente dans sa tête, lui permettant difficilement de se concentrer sur ce que disait Eddy Richard, le sergent détective responsable de l'enquête. Malgré son verbal un peu rustre, il essayait tant bien que mal de résumer où en était rendu les recherches. Ses hommes avaient remarqué la présence de l'étranger parmi eux, mais le vieux policier de grande expérience l'avait présenté comme l'enquêteur de la Banque Nationale, attitré à ce dossier. Il y eut quelques sourires, de la part de certains qui connaissaient de vue le privé. Pourtant, personne n'osa s'opposer à sa présence.

Une fois les instructions données pour que soit faite la suite du travail de vérifications et d'interrogatoires, les hommes quittent la pièce sombre et mal éclairée, de la vieille Centrale dont la construction était depuis longtemps dépassée dans l'âge. Ses murs de

plâtre repeint des dizaines de fois n'avaient aucune décoration agréable, même les bureaux et les chaises étaient vétustes, mais les autorités de la ville n'avaient pas le temps de s'occuper de cela. Les élus municipaux étaient presque totalement embarqués dans l'obtention des Jeux olympiques de 2002. Ils avaient bien le droit de rêver ces aveugles, après tout qu'est-ce que c'est le confort de policiers, à côté du plaisir des citoyens d'accueillir dans leurs murs les fameux Jeux olympiques, gage de richesse et de notoriété. Il valait mieux construire des dettes à nos jeunes pour qu'ils ne se sentent pas dépaysés.

Les deux amis quittent la petite salle de conférence aux allures historiques, pour se rendre dans le bureau personnel du policier. Le décor n'était pas plus accueillant, seules les photographies de la famille agrémentaient cette pièce. Tapis usé, des murs dont la peinture aux multiples épaisseurs s'écaillait à différents endroits et les fenêtres sales qui empêchaient le soleil de passer, une circulation d'air médiocre, c'était là le repère de ce policier de carrière qui en arrivait à ses 35 années de service.

– Alors Carl, comment vas-tu?

– Moi, je vais merveilleusement bien, mais toi ça n'a pas l'air d'aller du tout.

– Tu sais, bien sincèrement, je me sens un peu vieux pour ce genre de dossier. Je suis fatigué, il me vient des idées de tout crisser ça en l'air

et de prendre ma retraite, mais vois-tu, qu'est-ce qu'un vieux fou comme moi pourrait faire de ses journées? Tout ce que je connais, c'est la police, je n'ai jamais appris autre chose, je n'en avais pas le temps. J'étais trop occupé à résoudre les problèmes des autres pour voir les miens. En principe, il me reste huit mois à faire et je devrai dire adieu à tout cet univers, à mon univers. Jamais, je n'y avais pensé jusqu'à hier. Si tu me promets de ne rien dire, je vais de raconter quelque chose.

– Je constate que tu te fais vraiment vieux, tu doutes de moi maintenant?

– C'est sérieux, cesse de te moquer de moi, dit Eddy le bougonneur qui avait beaucoup changé depuis sa dernière rencontre avec son ami.

– Eddy, qu'est-ce qui t'arrive?

– Il arrive que je sois vieux et gâteux. Même les jeunes le disent. Auparavant, je m'en fichais comme de l'an quarante, mais hier j'ai ouvert les yeux pour la première fois de ces dernières années. Quand je suis arrivé hier soir, il devait être proche de vingt et une heures. Comme j'étais fatigué, j'ai fermé toutes les lumières après m'être servi un bon verre de gros Gin. Tu me connais, j'en suis encore au Gin quatre épaules. J'avais les deux pieds sur mon bureau quand les jeunes sont arrivés. Ils me croyaient parti ou absent, je ne sais pas. Je

les ai entendus parler entre eux et ce que j'ai entendu m'a fait réfléchir toute la nuit. J'ai pas pu fermer l'œil un seul instant.

– Merde Eddy, qu'est-ce qu'ils ont dit de si terrible, tu m'inquiètes, tu sais?

– Ils parlaient du vieux loup que j'étais, incapable de suivre la meute. Ils avaient hâte que je vide la place pour me remplacer, tu te rends compte, tout le monde ici souhaite que je foute le camp et que je leur laisse la place. Le vieux est fini, il ne sert plus à personne. J'ai bien envie de tout crissé là et de ramasser les quelques petits souvenirs que j'ai icite.

– Je vois que tu te portes à merveille.

– Ne rit pas Carl, j'ai mon crise de voyage.

– Non Eddy, je ne ris pas de toi, je suis simplement un peu surpris de ton attitude. Jamais, je ne t'ai vu dans ces conditions. Tu ficherais tout ça en l'air, sans résoudre ce dossier, ton dernier dossier. Non, je n'y crois pas. Tu as trop le sens du devoir. Ce sens du devoir que les jeunes d'aujourd'hui n'ont plus et qu'ils n'auront probablement jamais. C'est vrai que t'es un vieux de la vieille, mais pas un incompetent. La ville n'a que rarement eu des gars comme toi dans son service. Je peux te dire que l'avenir de la police n'est pas très rose, les jeunes vont y goûter, t'as qu'à regarder les nouveaux officiers qui poussent. Tu vois, c'est un peu ce qui m'a conduit à quitter tout ça,

j'étais rendu presque incapable de faire face à ce nouveau système où tu n'as plus aucune autonomie. Tu dois rendre compte de tout ce que tu veux faire à tout le monde. Tu sais au début, je me suis senti un peu seul moi aussi, mais les choses se sont arrangées d'elles-mêmes. Écoute, depuis quelque temps j'ai pensé à quelque chose. Je ne voulais pas t'en parler tout de suite, mais comme tu m'as ouvert la porte, je vais y mettre le pied.

– Veux-tu bien me dire ce que tu radotes là?

– Je suis sérieux. Mon Agence fonctionne très bien et au rythme où les choses vont, je vais être obligé de me trouver un associé pour le travail, pas pour l'argent, pour le travail. Il y a bien des choses que je n'ai pas le temps d'approfondir, ce qui me pousse à jouer trop souvent des poings pour faire parler les gens et je n'aime pas ça. Jusqu'à aujourd'hui, les choses se sont bien passées, mais en sera-t-il toujours ainsi? J'en doute. Aussi, j'avais pensé que lorsque tu prendrais ta retraite, ce ne serait pas si mal de m'adjoindre ton expérience. Qu'en penses-tu?

– Quoi! J'ai tu bien entendu, tu m'offres une job, t'es pas malade un peu?

– Non au contraire je suis très sérieux, je serais ravi que tu viennes travailler avec moi et Josiane. Tu pourrais te rendre très utile et ton expérience n'est pas à délaissier. T'aurais plus à subir tout ce stress qui te brise davantage chaque jour. Je ne te promets pas des semaines de

cent heures, mais tu pourrais travailler à ton rythme. Ce ne serait pas si mal pour un vieux bougonneur comme toi. Penses-y, je te fais l'offre officiellement.

– J'en crois pas mes yeux, v'la le jeune qui me propose du travail, on aura tout vu, dit Eddy en riant. Tu sais ton idée, c'est pas bête, je vais y penser. En attendant, on est pris avec un sérieux problème.

– Ouais! Je sais, la banque m'a mandaté pour faire ma propre enquête, tu sais pour au moins dix fois ton salaire.

– Carl ne me fait pas chier, veux-tu.

– Écoute, si on allait prendre un bon dîner, on pourrait parler de tout ça. Je ne me sens pas très à l'aise dans ta vieille cambuse. On se croirait à l'âge de pierre.

Les deux amis quittent la Centrale pour se rendre directement dans le vieux Québec. Ayant pris place à une terrasse, malgré le vent un peu fort, ils discutent du dossier dans son ensemble. Il n'y avait pas grand progrès de fait et les policiers ne savaient toujours pas qui avait commis cet audacieux et tragique vol. Il est assez rare de nos jours que de telles choses se produisent. Les vrais criminels ne tirent plus pour des riens, ils se sont raffinés et ce ne sont plus les vols de banques qui sont leurs atouts principaux. La drogue est beaucoup plus payante, la fraude et le trafic de contrebande aussi. Sur ce genre de dossier qui les préoccupait, il fallait que ce soit une nouvelle

bande, des nouveaux venus qui essayaient de se faire une place au soleil. Du moins, c'est ce qu'en pensait Carl.

– Je pense comme toi Carl. On a certainement affaire à des nouveaux dans le métier, nos vieux de la vieille ne se comporteraient pas de cette manière.

– Si tu veux mon idée Ed, je pense que c'est un vieux qui s'est décidé à former sa propre gang. Je n'en serais pas surpris du tout. Je connais la majorité des gars de vol à main armée et je peux compter sur une seule main ceux qui pourraient agir avec cette méthode. Je gagerais ma chemise que ces gens-là ne viennent pas du coin. Tu me parlais des vidéos de la banque, t'as pu y reconnaître quelqu'un toi?

– Non, les images ne sont pas assez claires. Je me demandais si tu ne ferais pas mieux de les visionner. Je dois les recevoir cet après-midi de Montréal, tu veux y jeter un coup d'œil?

– Pourquoi pas, on n'a rien à y perdre.

– OK! Je te les fais parvenir dès que je les reçois. Comme ça, il n'y a personne dans le coin que tu vois sur cette affaire? demande Eddy.

– Non, je suis comme toi un peu perdu. Tu as les déclarations que tes gars ont recueillies des témoins?

– Oui les voilà, t'as un sacré travail d'analyse à faire mon vieux.

– J'ai tout mon temps, rien ne me presse et je n'ai pas de patron qui me casse les oreilles, ce n'est pas agréable ça?

– Ne tourne pas le fer dans la plaie, veux-tu?

– Bon, je monte à mon bureau et je te tiens au courant.

Les deux hommes se laissent dans une poignée de main très franche. Carl retrouve sa Jaguar et salue une dernière fois son copain en passant près de sa voiture. Il se dirige immédiatement au bureau, afin de lire tous ces documents, soit une quarantaine de déclarations, en plus de celles de la Sécurité de la banque. Viendraient s'ajouter à cela les cassettes vidéo.

Lorsqu'il arrive au bureau, Josiane et Claire ont déjà commencé à décortiquer les documents de Charles Henri Sauvageau. Il s'installe à son propre bureau et commence à lire à son tour, les mêmes documents. Il y passa le reste de l'après-midi. Les versions étaient répétitives les unes des autres, seuls quelques détails différaient. Ils sont inscrits au grand tableau noir avec des références.

Il passait dix-sept heures lorsqu'un policier de la ville arrive avec la boîte contenant une dizaine de cassettes vidéo. Il en aurait pour des heures à tout visionner. Cependant, il ne pourrait le faire avant d'avoir bien analysé toutes les déclarations des témoins. Ils se font venir à souper et mangent à la bonne franquette sur le coin des bureaux où étaient éparpillés des dizaines de documents.

Vers vingt heures, fatigués et épuisés, ils avaient maintenant une bonne vue d'ensemble des détails pertinents. Plusieurs en arrivaient aux mêmes points de repère, décrivant au moins deux des trois individus aperçus. Au moins, ils n'avaient pas perdu totalement leur temps. Dès huit heures demain, tout le monde devait être au bureau pour reprendre le travail. Chaque déclaration devra-t-être classifiée par ordre d'importance et entrée à l'ordinateur.

~

Pendant ce temps, au chalet du Boulevard Valcartier, Charles est au téléphone avec son patron. La conversation n'était pas des plus réjouissantes pour l'homme de main qui était écouté attentivement par les deux autres, Jimmy et Eugène. Quant au quatrième, celui qui avait eu la malchance de décéder dans les bras de ses copains, il reposait maintenant dans un trou de quatre pieds de profondeur, recouvert de chaux et de terre.

– Écoutez, je vous dis qu'on a pas eu le choix, c'est Pierrot qui a ouvert le feu, nous on a fait que répondre aux gardiens pour le protéger.

– Qui c'est le vétérinaire dont tu me parles?

– C'est l'oncle d'Eugène, il est *safe*, y parlera pas, je vous le dis.

– Il ne devait pas y avoir de coups de feu et il y en a eu, alors tes promesses tu te les fourres dans le cul. Le bonhomme peut vous identifier tous les trois et tout raconter aux bœufs. S'il fait ça, quelqu'un de vous pourrait bien être tenté d'ouvrir pour se protéger. Tu sais ce que cela veut dire, n'est-ce pas?

– Puisque je vous dis qu'il n'y a aucun danger patron. Eugène le connaît bien et le bonhomme parlera pas.

– De toute manière, je dois descendre à Québec pour récupérer l'argent, nous en discuterons plus tard. Je ne suis pas très fier de vos performances, laisse-moi te le dire. Vous restez tranquille et vous attendez que j'arrive, c'est clair ça?

– Bon ça va, nous allons attendre.

– Je vais vous descendre une autre voiture avec Cimon. Cette nuit, vous allez brûler celle-là et je ne veux pas de traces de sang qui restent visibles. Tu dois au moins être capable de faire ça, non?

– Oui boss, nous allons le faire proprement, ils n'y verront que du feu.

– Je serai là vers quatre heures du matin, que tout le monde soit là, salut!

Une fois le téléphone raccroché...

– Merde, il a une hostie de tête de cochon celui-là, cé pas possible, y comprends rien.

– Qu'est-ce qui se passe Charles?

– Rien! Y veut juste qu'on brûle le Van, il y a trop de preuves dedans. On va s'en occuper ce soir. Les barrages doivent être levés, on aura pu les flics dans les pattes. Vous allez venir avec moé.

– Où cé qu'on va? demande Jimmy.

– On va louer une autre Van, t'as pas encore compris ciboire, faut tu que j'te fasse un dessin?

– Hostie, grimpe pas, relaxe. Té pas obligé de te venger sur nous autres. Si ça continu, moé je prends mon argent et j'décrisse.

– Jimmy, je te le conseille pas. Je connais quelqu'un qui ne trouverait pas ça drôle.

– Bon OK! Mé hostie débarque moé de su l'dos.

– Allez, on s'en va.

Le Dodge reprend le Boulevard Valcartier, direction Québec et Charles dépose Eugène sur le terrain de Budget Location. Il était le seul à ne pas parler montréalais, donc celui qui passerait le plus inaperçu du groupe. Prétendant un voyage en famille, il fait la location d'un véhicule identique et laissa une fausse adresse correspondante à son tout aussi faux permis de conduire. Un dépôt

de 500 \$ est exigé par le caissier, en plus du montant de 440 \$ pour la semaine.

Quelques minutes plus tard, les deux Dodge Caravan se suivaient de près, reprenant la route vers Valcartier Village. Charles avait remarqué une petite entrée donnant dans un champ. Il s'y enfile suivi d'Eugène et les deux voitures s'immobilisent en bordure de la lisière du bois.

– On va attendre la noirceur pis on va brûler tout ça. Jimmy donne moé une bière, demande Charles qui était nerveux. Il appréhendait l'arrivée de son patron, il avait un mauvais pressentiment.

La voiture flambe comme une torche, le feu monte plusieurs pieds dans les airs, laissant échapper une épaisse fumée noire. L'autre voiture louée quitte aussitôt les lieux laissant sa compagne se consumer lentement. Le coin était tranquille et ils espéraient que personne n'ait eu connaissance de cet incendie. En quelques minutes, ils sont de retour au chalet, l'attente du patron se termine dans la beuverie.

Lucien Levasseur arrive plus tard que prévu. Lorsqu'il se présente au chalet de ses hommes accompagné de son bras droit, Cimon Arbour, aussi son garde du corps, cinq heures du matin sonnaient. Le groupe s'était endormi et le chalet n'était pas barré, alors que personne ne veillait.

– Debout là-dedans, crie Cimon de sa grosse voix rauque. Allez, on se lève tas de robineux insiste le gros homme au visage parsemé de nombreuses cicatrices.

– Qu'est-ce que c'est? marmonne Charles?

– Merde, c'est vous. Vous en avez mis du temps, finit-il par dire.

– Qu'est-ce que le Van fait dans la cour? Je ne t'avais pas donné des ordres de t'en débarrasser.

– Patron, du monde l'on vu ici, j'ai pensé qu'on ferait peut être mieux d'en louer une autre identique. Le vrai a été brûlé complètement hier soir, il ne reste plus que la carcasse.

– Au moins t'as réussi ça, l'idée est pas si mauvaise. Réveille tes gars et apporte-moi les sacs d'argent.

– Je m'en occupe, Jimmy, Eugène debout, on a de la visite.

– Ça va, ça va, pas nécessaire de crier si fort, j'ai un de ces crisse de mal de tête, dit Jimmy en s'étirant longuement.

– Grouille-toé le cul, le patron n'attendra pas toute la journée. Viens avec moé, on va aller chercher les sacs, ramasse la lumière de poche et la pelle, dit Charles.

Lucien Levasseur regarde son garde du corps et lui fait un petit signe de la tête. Ce dernier sort à son tour et suit de loin les trois hommes. Au retour, ils passent près de lui sans le voir, alors qu'il est dissimulé

dans les broussailles. Chacun transportait un sac de toile, bordé de cuir et fermé par une solide poignée cadénassée, sauf un dont une partie était éventrée. Cimon sort de sa cachette et suit les trois hommes pour arriver derrière eux près du chalet.

– Tu nous surveilles asteure le bulldog, dit Jimmy en riant.

Son sourire fut de courte durée, car il reçut un coup de poing en plein visage. Le sac qu'il transportait tomba sur le sol et Eugène voulut intervenir, mais Charles le retient. Cimon le soulève de terre et le remet sur ses jambes, sans dire le moindre mot. Jimmy sort rapidement son arme qu'il n'eut pas le temps d'utiliser, recevant un second coup plus violent que le précédent. Le garde du corps récupère l'arme qu'il place à sa ceinture, faisant signe aux deux autres de le ramasser, pendant qu'il leur arrachait des mains les deux autres sacs. Sans se retourner, il gravit l'escalier puis entre.

– T'as eu des problèmes, Cimon? demande Lucien Levasseur.

– Non, se contente de répondre le gros homme, déposant les sacs sur la table.

– Va les déposer dans le coffre de la voiture.

– Charles, qui a défoncé un des sacs?

– C'est Jimmy pour payer l'oncle d'Eugène et la location de la voiture. On était tous d'accord.

– Combien?

– Deux milles, plus la location du Van.

Le grand patron sort une liasse de billets de sa poche et la remet à Charles, précisant qu'ils en auraient suffisamment pour retourner à Montréal. Il est décidé que Cimon laisserait sa voiture à la disposition du groupe, qui devrait abandonner la Fourgonnette chez un dépositaire de Drummondville en cours de route. Le chef et son bras droit quittent le chalet en exigeant de ses hommes la sagesse. Puis, suivi de son garde du corps, il reprend la route.

~

Carl, sa secrétaire et Josiane sont déjà au travail. Les deux femmes complétaient les entrées à l'ordinateur, tandis que Carl, renfermé dans son bureau, visionnait déjà les cassettes vidéo. La journée y passa ainsi qu'une partie de la soirée, puis ce fut le coup de théâtre. Il lève carrément de son fauteuil après avoir arrêté la vidéo en mode pause. Il n'en croyait pas ses yeux, un visage était apparu sur le petit écran, un visage connu. Il fait reculer l'image, puis l'immobilise à nouveau, cherchant dans sa mémoire un nom à mettre sur cet individu qu'il était convaincu de connaître. Pourtant, il n'arrivait pas à l'identifier. Gardant la cassette de côté, il poursuit son visionnement, mais avait toujours en tête l'image précédente.

Presque une heure plus tard, il n'avait toujours pas identifié l'homme, mais le retrouvait encore sur une autre cassette. Il procède de la même façon et range le tout soigneusement dans son coffre. Il était trop tard pour se rendre chez Stars Vidéo, rencontrer son copain Jean. Pour ce soir, il avait sa claque, une bonne nuit de sommeil ferait disparaître cette fatigue.

~

Reposé et en pleine forme, Carl prend son petit déjeuner en jetant un coup d'œil sur le journal du matin. Rien n'attira particulièrement son attention. Dès son arrivée au bureau, il prend les deux cassettes et se rend aussitôt chez Stars Vidéo, rencontrer Jean. En quelques minutes, il réussit à éclaircir les deux meilleures images de l'homme. Maintenant, le privé est de plus en plus certain de connaître cet individu qu'il rattachait au milieu criminel de Montréal, sans pour autant pouvoir y accoler un nom.

Muni de quatre photographies distinctes ainsi qu'une copie des deux cassettes, il quitte Jean pour retourner au bureau. Installé dans son fauteuil, il regarde le résultat de sa démarche, mais ne parvient toujours pas à trouver la clé. Il décide de contacter Festus à l'Antigang de la SQ et tous deux prennent rendez-vous.

Après s'être salués, les deux amis s'installent dans le petit salon du restaurant *La Boustifaille*. D'un geste désintéressé, Carl dépose les

quatre photographies sur la table, feignant de s'intéresser au journal du matin.

– Dis, tu connais ce type-là? demande le privé.

Le policier regarde attentivement, puis intrigué les dépose doucement sur la table, incapable d'en retirer son regard.

– Je connais cet homme Carl, mais impossible de dire son nom. Je suis certain de l'avoir vu quelque part, mais je n'arrive pas à me souvenir où. Qu'est-ce que tu fais avec ces photos?

– Une idée que j'ai eue.

– Mon œil, ce sont des images tirées d'une vidéo. Tu as certainement une bonne raison pour me les montrer, allez accouche.

– Bon ça va, je travaille sur le dossier des Galeries de la Capitale. J'ai repéré ce visage et je suis certain de le connaître, mais comme toi je n'y arrive pas. Je dois identifier cet homme.

– Tu permets que j'en prenne une, je vais essayer ta devinette avec les autres gars du bureau.

– C'est pour ça que je te paie à dîner, dit Carl en riant.

Une heure plus tard, les deux amis se séparent sur quelques farces. Le privé regagne son bureau, déçu de n'avoir trouvé réponse à sa question.

– Qu'est-ce que tu lis de si intéressant dans ce journal? dit-il en passant près de Josiane.

– Rien de spécial, l'histoire d'un vieux vétérinaire trouvé mort ce matin par sa femme de ménage. Du sang a été trouvé dans son ancienne salle d'opération, mais lui serait mort d'une crise cardiaque, soi-disant provoquée par l'abus de boisson alcoolique.

– Je n'ai pas eu d'appel?

– Non, rien de spécial, nous avons terminé les entrées du dossier.

– J'ai encore des choses à lire dans mon bureau.

Installé confortablement, Carl débute la lecture de ses documents, mais il n'arrive pas à se concentrer, regardant sans cesse les photos et le grand tableau. C'est le téléphone qui le tire de ses pensées.

– Carl, c'est moi, ta photo les gars l'on reconnu. Il s'agit d'un certain Levasseur qui a été soupçonné dans le vol de la *Brink's* à Toronto. Ils n'ont jamais pu prouver quoi que soit contre lui. Tu veux ses coordonnées?

– Vas-y, j'en prends note.

– Lucien Levasseur, dossier de vol à main armé, plusieurs accusations, mais une seule condamnation. Dernière adresse connue, 77 Belmont Ave, Westmount, Montréal, date de naissance 02

septembre 1940, 5'8", 160 livres, cheveux demi-chauves et bruns. C'est tout ce que j'ai pour le moment. Tu veux que je pousse plus loin?

– Non, il est beaucoup trop vieux pour ce genre de vol.

– Comme tu voudras, à la prochaine.

Qu'est-ce qu'il faisait dans les parages, ici à Québec? se demande Carl. Il n'arrivait toujours pas à comprendre, aucune description des témoins ne correspondait à cet homme. Il décide de pousser son investigation plus loin. Qui mieux que les gars de Montréal pour connaître ce gars. Il compose le numéro de l'Antigang de la CUM et demanda à parler au sergent Jean-Louis O'Neil. Après avoir parlé une vingtaine de minutes avec son contact, il raccroche, pas plus avancé. Selon O'Neil, Levasseur avait, comme on dit dans le milieu, raccrochez les gants depuis une dizaine d'années.

Carl veut en avoir le cœur net.

– Josiane, je pars pour Montréal, je serai de retour demain en journée. Tu pourras me rejoindre sur le cellulaire.

~

Il était presque vingt heures quarante lorsque Carl sonne au 77 de Belmont Ave, tout près du King Georges Park à Westmount.

– Je voudrais voir monsieur Levasseur, demande le privé au gros homme qui ouvre la porte.

– Il est pas là. Vous êtes qui?

– Quelqu'un m'a parlé de lui en me demandant de le rencontrer. Où puis-je le voir?

– C'é pas de vos affaires, dit Cimon, bras croisés sur l'estomac.

– Je pense que tu as mal compris ma question.

– Si tu crisse pas le camp, tu vas avoir ma réponse, dit le garde du corps impatient.

Deux coups bien placés font reculer le gros homme de quelques pieds. Carbo en profite pour entrer et fonce à nouveau sur l'homme qui, à son tour, revient vers lui. Le choc fut très doux, lorsqu'il sentit le canon d'acier lui toucher le front. Le gros 9 mm fit son effet.

– Qu'est-ce que vous voulez? dit-il en gardant ses deux mains bien à la vue.

– J'ai dit que je voulais voir Levasseur, c'est clair?

– Vous êtes de la police?

– J'ai l'air d'un flic?

– Oui, se contente de répondre, Cimon.

– Écoute, je veux juste lui parler, c'est tout. J'en aurai que pour quelques secondes, mais je dois lui parler.

– Bon, vous allez venir avec moi, je vais vous conduire et pas de gaffe, j'ai le même attirail que vous et je sais m'en servir.

– Alors, faisons un bout de chemin ensemble, dit Carl en riant.

La grosse Cadillac de Ville roule pendant un certain temps, direction du Casino de Montréal. Lucien Levasseur était attablé au black jack, un gros cigare à la bouche, riant sans retenue et de manière impolie. Cimon se penche au-dessus de l'épaule de l'homme et lui dit quelques mots à l'oreille. Le joueur se retourne en regardant son visiteur avec indifférence.

– Qu'est-ce que tu me veux, je te connais? demande l'homme qui ne riait plus.

– Non, on ne se connaît pas. J'aimerais vous dire quelques mots. La chance semble vous sourire, je me trompe?

– Ouais, ça va assez bien, assit toé et fait vite, dit Levasseur en tirant le siège à sa droite.

– Il y a longtemps que vous n'êtes pas allé à Québec? demande soudainement Carbo.

– J'y suis jamais allé, je ne connais pas Québec.

Ce fut la seule question que posa le privé, il avait remarqué le petit geste de retenue qu'avait posé l'homme avant de déposer sa mise, en entendant la question.

– Pourquoi cette question, je peux savoir?

– Parce que je viens de là tout simplement. Quelqu'un m'a dit que vous pourriez peut-être organiser quelque chose pour moi. Qu'en pensez-vous?

– Je n'organise plus rien pour personne, je me contente de vivre sur mes rentes.

– Ce n'est pourtant pas ce qu'on m'avait dit, fait remarquer Carl.

– D'abord, cé quoi vot' nom?

– Mon nom ne vous dirait rien, surtout si nous ne pouvons pas faire d'affaires ensemble, il est complètement inutile que vous en sachiez plus. C'est votre dernier mot concernant ma demande?

– Ouais, y aura pas de suite. Cimon ramène-le, ordonne Lucien Levasseur.

Carbo se retire accompagné du garde du corps qui le reconduisit jusqu'à sa voiture.

– On ne veut plus vous revoir traîner dans le coin, c'est compris? Si mon patron m'avait donné l'ordre, tu serais déjà mort.

– Qui peut savoir ce qui pourrait se passer, Cimon, à bientôt j'espère, dit le privé dans un sourire moqueur.

La Jag rouge démarre dans un crissement de pneus. Le voyage de retour vers Québec se fait rapidement. Carbo avait sa réponse, cet homme sur les photographies était bel et bien Lucien Levasseur. Bien sûr, il n'avait pas participé au vol et au meurtre, mais il en était la tête dirigeante et l'organisateur. Comment un homme tel que lui, criminel notoire, pouvait-il posséder une maison aussi coûteuse, garde du corps, jouer au casino en ces temps difficiles, posséder autant d'argent liquide? Une seule réponse à toutes ces questions, il opérait à la tête d'une organisation, mais le petit geste de retenue en avait dit encore plus long. Carl sait qu'il est facile de se faire une expression de visage pour dissimuler des choses, mais de là à pouvoir contrôler tous les gestes, c'est une autre affaire et c'est ce qu'il avait observé en une fraction de seconde. Levasseur avait beau être un professionnel avec beaucoup d'expérience, il n'avait certainement pas tous les éléments en sa faveur, dont celui de contrôler ses gestes.

C'était pourtant l'une des choses que le FBI lui avait apprise, la gestuel d'un criminel est d'une importance capitale et c'est souvent par là qu'il se trahi.

### **Partie quatre**

La nuit avait été courte pour Carl, mais productive. Lorsqu'il entre à son bureau, le premier geste qu'il fait, c'est de placer la photographie de Levasseur en plein centre du tableau. Il serait désormais l'homme à abattre dans ce dossier. Après avoir raconté son voyage à Josiane, il contacte Eddy, afin de le tenir au courant, sachant que ce dernier garderait pour lui toutes ces informations.

– Tu as du nouveau au dossier de ton côté?

– Non, toujours dans le noir. Les blocages de routes n'ont rien donné, pas plus que toutes les autres vérifications.

– OK! Je te tiens au courant, salut!

– Carl, que penses-tu de tout cela? demande Josiane qui le surprend alors qu'il regardait fixement le grand tableau.

– Je pense qu'il y a quelque chose qui ne marche pas, ce n'est pas normal. On a retrouvé la voiture volée, pas d'empreintes, rien que du

sang humain sur la banquette arrière, un calibre 38 avec le numéro de série effacé, sans doute volé aussi. Je n'y comprends rien, ce n'est pas logique. La police n'a reçu aucun résultat sur le sang, sur l'arme et pas plus sur les douilles vides. C'est incroyable cette perte de temps.

– Monsieur Bouchard, vous êtes demandé sur la première ligne, c'est monsieur Sauvageau de la Sécurité des banques, annonce Claire.

– Alors quoi de neuf de votre côté, monsieur Sauvageau?

– Je devrais peut-être vous poser cette question avant de répondre à la vôtre.

– Nous avons fait un certain progrès, mais les preuves seront difficiles à trouver. J'ai bien une idée, mais à ce stade-ci ce n'est encore qu'une idée.

– Écoutez, vous êtes sans doute au courant que nous avons offert, par l'entremise des médias, une récompense de 50 000 \$ pour toute information permettant l'arrestation des individus.

– Oui je sais, mais cela ne semble pas donner de résultats tangibles.

– Je vous accorde raison, sauf peut-être un certain appel que nous avons reçu hier sur le système de répondeur. Un certain Jean Lapierre, demeurant sur le Boulevard de L'Ormière. Il nous a fait mention que les voleurs s'étaient sauvés dans une fourgonnette de

marque Dodge. Nous n'en savons pas davantage, il nous a laissé ses coordonnées.

– Vous avez transmis ces informations à la police?

– Non, pas encore.

– N'en faites rien, souvent ce genre de témoin refuse de parler aux policiers pour ne pas être amené en Cour ou ce n'est que par crainte. Je préfère le voir moi-même avant tout. Par la suite, nous évaluerons ce que nous devons faire. Qu'en pensez-vous?

– C'est vous l'enquêteur, c'est à vous de décider.

Carbo prend en note toutes les coordonnées du témoin. Quarante minutes plus tard, il sonnait à la porte de l'appartement de l'homme. Après quelques secondes, un jeune homme dans la vingtaine vient ouvrir.

– Vous voulez quoi?

Le privé se présente et le jeune homme le fait entrer. L'appartement était en mauvais ordre et presque sale. Une jeune fille tout aussi jeune arrive dans le petit salon, tenant un enfant de quelques mois dans ses bras.

– Cé qui Jean?

– C'est un monsieur de la banque.

– Quoi ! T'as appelé sans me le dire. Tu vas tous nous faire tuer, crie la jeune femme visiblement craintive. J'te l'avais dit de pas appeler.

– Écoute, on a besoin d'argent, mon chômage finit dans un mois et j'ai pas de job. Tu veux qu'on vive sur le B.S., c'est ça que tu veux?

– Fais dont ce que tu voudras, mais moi et Mélanie, on restera pas icite pour se faire tuer.

– Un instant, madame, il n'y a pas à s'énerver. Je ne suis pas policier et je ne suis pas tenu de dévoiler ces faits à la police. Je suis un enquêteur privé, engagé par la Banque Nationale pour retrouver les auteurs du meurtre et du vol. Si les renseignements sont valables, je m'en servirai et vous serez payés comme il se doit, sans que jamais votre nom ne figure nulle part.

– Pis vous pensez que je va croire ça, fait remarquer la femme très nerveuse. On va se ramasser en Cour et tout le monde va savoir ça.

– Je peux vous assurer que jamais votre nom ne sera divulgué à qui que ce soit. Pas un journaliste ne sait que je suis ici. Une seule autre personne le sait, le Directeur de la Sécurité des Banques. Je peux vous jurer que personne d'autre ne le saura et vous serez payés. Personne n'ira en Cour de Justice, ni vous ni votre ami ou votre mari.

– On est pas encore marié, on a à peine de quoi vivre avec le chômage de Jean, dit la jeune femme en pleurant.

– Faites-moi confiance et vous allez voir que les choses vont bien se passer. Je peux vous donner des garanties que les policiers ne peuvent pas. Dans ce dossier, je suis le seul à décider, je n'ai aucun patron qui peut m'obliger à dire quoi que ce soit et je suis le seul à décider si la Banque va ou non payer cette information. Je comprends votre peur, j'ai été policier moi-même, je connais ces choses-là et je ne vous les ferai pas subir, vous avez ma parole. Je sais que vous n'avez pas parlé aux policiers par peur, je ne vais tout de même pas vous vendre à eux. Je suis aussi tenu par la confidentialité et c'est encore plus vrai à mon agence que partout ailleurs, comme les médecins si vous voulez. Sinon, je vous prie de croire que mon bureau ne ferait pas de trop bonnes affaires. C'est justement cette confidentialité qui fait que nous pouvons travailler comme nous le faisons. Personne, pas même une Cour de Justice ne peut nous obliger à divulguer une source d'information. Je sais de quoi je parle, croyez-moi.

– Je veux pas vivre toute ma vie, avec la peur que ces bandits-là viennent nous faire du trouble, comprenez-vous?

– Bien sûr, que je vous comprends, mais faites-moi confiance et vous n'aurez pas à le regretter.

– Qui nous dit que vous êtes honnête et qu'on peut vous croire, monsieur Bouchard?

– Avez-vous déjà entendu parler d'un détective qui se fait appeler Carbo?

– Oui, quand il y a eu les meurtres des jeunes étudiantes, dit Jean.

– Je suis Carbo. C'est mon surnom et c'est aussi le nom de mon Agence, voici ma carte.

Le couple examine la petite carte professionnelle et regarde celui qui se trouvait devant eux.

– Pourquoi vous l'avez pas dit avant? demande Jean.

– Je n'aime pas me vanter ou faire de la publicité, c'est tout. Je ne recherche pas une clientèle, j'attends que l'on vienne requérir mes services. Je ne travaille que sur les dossiers que je veux, je suis indépendant.

– Qu'est-ce que t'en penses Nadine?

– Fais comme tu veux, c'est toé l'homme, décide.

– Je ne veux pas vous forcer la main, mais je sais que vous avez parlé au téléphone que vous avez vu un Van Dodge. Vous pouvez m'en dire plus?

– J'étais allé chercher du lait au dépanneur et comme Nadine veut pas que je fume dans la maison à cause du bébé, je prenais mon temps. Si vous voulez, je peux aller vous montrer où j'étais, suggère Jean.

– J'aimerais bien, si vous pouvez.

Les deux hommes quittent la pièce et refont le trajet emprunté, marchant jusqu'au dépanneur. Jean indique l'endroit précis où se trouvait la fourgonnette ainsi que l'autre automobile. L'emplacement exact où le transfert s'est effectué était bien visible, une fois installé sur le trottoir du commerce.

– Je peux même vous dire qu'ils sont partis vers en haut.

– Vous voulez dire qu'ils sont remontés sur l'Ormière?

– Oui.

– Vous avez pu voir s'il y avait un blessé?

– Non, de la façon que la fourgonnette était parké, je pouvais pas voir. J'ai juste pu voir des genres de poches ou de sacs. Vous savez comme ceux qu'ils transportent dans les Banques pis les Caisses.

– Décrivez-moi la fourgonnette?

– Un Dodge Caravan, 92-93, gris-bleu, un cinq passagers.

– Aucune marque spéciale?

– Non, ben normal.

– OK! Retournons chez vous.

Une fois dans l'appartement, Carl sortit son chéquier et remet un montant de 1 000 \$ au jeune homme, dont la main tremble en le prenant.

– Je ne saurais vous promettre que vous allez toucher la somme de 50 000 \$, mais au moins vous aurez reçu cela. Si ça peut vous permettre de respirer un peu, j'en suis ravi. J'oubliais! Si d'autres détails vous revenaient, vous avez ma carte, n'hésitez à me contacter.

Le couple regarde le chèque sans y croire vraiment. Carbo les quitte avec un sourire, satisfait de ce qu'il avait appris. Il rentre immédiatement au bureau, détenant le seul indice valable de ce dossier. Bien sûr, cela ne reliait pas Levasseur au vol, mais au moins il avait un point de départ.

Une fois à son bureau, il fait part à Josiane de sa découverte, tout en inscrivant le tout sur le grand tableau noir.

– Carl, j'ai une idée qui me revient en tête, dit-elle à son patron.

– Quelle est cette idée lumineuse?

– Attends, je vais chercher le journal du matin, je vais te montrer quelque chose.

Quelques secondes plus tard, la secrétaire, mais aussi assistance de Carbo, ouvre le journal sur le bureau cherchant les faits divers.

– Tiens, lis cette affaire.

– Qu'est-ce que c'est?

– Lis-le, tu verras bien ce que ça vaut.

Le privé prend le journal et en fait la lecture de l'article d'une vingtaine de lignes tout au plus. On y faisait état de l'incendie criminel d'un Van Dodge abandonné dans un champ du Boulevard Valcartier, complètement brûlé et sans plaque d'immatriculation. La police faisait enquête pour retrouver le propriétaire.

– Bon sang de merde, il faut que ce soit ça. Un Van plein de sang, comment le rapporter à son propriétaire, probablement une compagnie de location de derrière de cour, comme il en existe des dizaines à Montréal et un peu partout dans la Province.

– Qu'est-ce qui te fait dire que c'est peut-être celui que tu recherches?

– Regarde bien la carte de la région. Boulevard de l'Ornière, Boulevard Saint-Claude, Ste-Geneviève et voilà, le tour est joué pour se rendre sur le boulevard Valcartier. Très peu de vérification sur ce genre de trajet, l'endroit idéal quoi. Pourquoi seraient-ils sortis de la ville par les grands axes routiers, sachant que la police les surveillait? Ils sont peut-être encore dans un chalet ou bien une maison louée quelque part dans le coin. Tu m'accompagnes, on va aller faire du tourisme.

– C'est parti, je suis prêt, j'ai mon arme dans mon sac. Tu as la tienne? demande Josiane.

– Oui, allons-y.

À peine trente minutes plus tard, la Jag roulait sur la route qui intéressait Carbo. Il repère facilement les traces laissées par le véhicule incendié. Des fusées routières entièrement consumées étaient encore visibles sur le bord de la route, sans doute placées pour permettre de sortir le tout en toute sécurité. Il s'immobilise sur place demandant à sa compagne de l'attendre dans la voiture. Il fait quelques pas et revient absolument convaincu de ne pas se tromper, c'était bien l'endroit. Le coin était complètement désert et une courbe assez prononcée cachait très bien la vue des gens habitant dans les environs. Il rejoint Josiane, confiant d'être sur la bonne piste.

– Tu ne m'avais pas parlé d'un certain vétérinaire, trouvé mort dans le même coin?

– Qu'est-ce que t'as encore en tête?

– Seulement une idée de génie, réponds-moi.

– Oui, mais c'était hier ou avant-hier.

– Si tu ne pouvais pas faire soigner un gars blessé par balle chez un médecin ou un dans un hôpital, où penserais-tu d'aller en dernier recours?

– Tu ne crois tout de même pas qu'un vétérinaire pourrait faire ce genre d'intervention, dit Josiane en riant.

– Ils le font sur des animaux, pourquoi pas sur des humains. Si l'on se place dans le contexte, l'idée n'est pas si mauvaise que ça. Penses-y un peu, l'auto brûlée, un vétérinaire trouvé mort dans des circonstances bizarres. Bien sûr, il est mort d'un infarctus et saoul, mais le sang sur sa table d'opération, qu'est-ce que t'en fais?

– Tu as peut-être raison, de toute manière c'est la seule piste que tu aies.

– Tu as parfaitement raison, dit Carbo en reprenant la route.

Il s'arrête à nouveau, remarquant un tracteur de ferme qui se dirigeait vers eux. Il stationne en bordure de la route et descend pour aller parler au conducteur qui s'immobilise aussitôt. De retour quelques instants plus tard, il démarre à nouveau, reprenant derrière le tracteur. À environ 2000 pieds, l'homme lui montre une vieille maison à moitié cachée par les arbres. Une annonce toute défraîchie indiquait vétérinaire. Il entre sur le terrain sans pour autant se rendre à la maison elle-même.

– Qu'est-ce que tu penses trouver ici?

– Le vieux m'a dit que plus personne n'allait chez cet homme depuis plusieurs années. Il buvait trop et aucun client ne lui faisait confiance. Je te fais la gageure que le sang trouvé était du sang humain, j'en mettrais ma main à couper. Nous allons y entrer.

– Carl, la porte doit être barrée à clé.

– Crois-tu vraiment que cela est un problème, j'ai toujours sur moi mes outils de travail. J'aurais pu m'en servir hier soir, mais quelqu'un est venu ouvrir, alors je n'en ai pas eu besoin.

Le couple entre dans la vieille maison délabrée et à peine assez propre pour que quelqu'un y vive. Après plusieurs minutes, Carbo trouve enfin ce qu'il cherchait, la salle d'examens. Il ne faisait aucun doute dans son esprit que quelqu'un y était passé avant lui, sans aucun doute les policiers, mais aussi quelqu'un d'autre.

– Regarde bien la table, quelqu'un a fait des prélèvements, sans aucun doute les policiers. Tiens regarde cette poubelle, des chiffons pleins de sang et aussi les instruments qui ont été nettoyés. Tout le reste est poussiéreux sauf la table et les outils. Ça ne te dit rien ça?

– Qu'est-ce que vous faites ici? crie un policier arme au poing.

– Je suis Carl Bouchard, voici mon assistante Josiane. Je suis détective privé.

– J'ai demandé ce que vous faites ici, combien de fois dois-je le répéter?

– Je travaille sur un dossier dont je ne peux vous parler, mais il y a quelqu'un de vos bureaux qui est au courant. Je peux prendre mon cellulaire?

– Qu'est-ce que vous cherchez ici?

– Des indices tout simplement.

– Sortez-moi vos papiers et doucement s'il vous plaît.

De la main gauche et maladroitement, Carbo sort son porte-documents de la poche intérieure de son veston. Il le remet au policier.

– Vous permettez que je signale le numéro de quelqu'un que vous connaissez sans doute, le lieutenant Jacques Sirois de l'Antigang. J'ai travaillé personnellement avec lui comme policier, il vous le dira.

– Bon, appelez-le.

Carbo compose aussitôt le numéro confidentiel et on lui passe Sirois.

– Carl quelle affaire t'amène encore?

– C'est un peu délicat, j'ai un de vos gars qui me pointe une arme en plein front. Cesse de rire idiot, ce n'est pas drôle. Tu ferais mieux de lui parler.

– Passe-le-moi quelques instants.

Le policier prend le téléphone et parle avec Jacques Sirois qui lui explique certaines choses, puis il remet l'appareil à Carbo.

– Vous allez signaler le numéro du Quartier Général et me remettre à nouveau l'appareil.

Le privé s'exécute. Le policier parle quelques instants puis attend qu'on lui transfère le lieutenant Jacques Sirois. Il parle à nouveau avec ce dernier puis s'excuse du dérangement.

– Il veut vous parler, dit-il, pendant qu'il remise son arme de service.

– Tu vas enfin me dire ce que tu fais là?

– Je suis sur le dossier des Galeries. Je ne peux pas t'en dire plus pour le moment.

– Tu crois que c'est relié à ce vétérinaire trouvé mort?

– Il se pourrait bien que oui. Vous avez reçu les résultats des tests de sang?

– Non pas encore.

– Je peux fouiller la maison sans problème? demande le privé.

– Oui, mais le policier devra demeurer avec toi. Passe-le-moi et tiens-moi au courant.

Après quelques instants de conversation, tout rentre dans l'ordre. Il parcourt toute la maison, fouillant dans tous les coins, sans déranger quoi que ce soit. Seules trois pièces étaient habitées réellement, la cuisine, le salon et la chambre à coucher. C'est dans cette dernière qu'il trouve le meilleur indice. Dans un tiroir de bureau, un paquet de lettres estampillées du Pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines. À l'endos, un nom, Eugène Lafrance.

– Allons-y, il n'y a rien d'intéressant ici, dis Carbo

Le trio sort et une fois à la porte du bâtiment, Carbo se tourne vers le policier.

– Merde, j'ai oublié mon téléphone sur le bureau de la chambre.

– Tu veux que j'aille le chercher? demande Josiane.

– Non, j'y vais, deux secondes.

Josiane et le policier demeurent heureusement près de la porte de sortie. Carl se rend aussitôt dans la chambre et ouvre le tiroir du bureau. Il ramasse les lettres qui l'intéressaient et les dissimule dans la poche de son veston. Le policier s'occupe de refermer la porte derrière lui et attend que la Jag quitte les lieux. La voiture roule quelques minutes et il s'arrête de nouveau dans le stationnement d'un petit restaurant comptoir-lunch.

Josiane va commander quelques hot-dog avec frites et des liqueurs douces. Lorsqu'elle rejoint son patron, il est déjà plongé dans la lecture de l'une des lettres.

– Qu'est-ce que c'est?

– La clé de notre dossier. Eugène Lafrance, le neveu du vétérinaire et ex-pensionnaire de Sainte-Anne-des-Plaines.

– T'as pas pris cela dans la maison?

- Eh oui! ma chère. Tu te souviens pas, j'avais oublié mon cellulaire.
- Tu vas finir par avoir des problèmes à jouer à ce petit jeu, fais remarquer l'assistante en croquant dans son hot dog.
- Tu sais quelque chose? Tu es mon génie bienfaiteur. Lafrance était en prison pour vol à main armée et il a travaillé deux ans à l'infirmierie. C'est ce qu'il dit à son oncle et cette lettre date de 15 mois environ. Nous n'avons plus qu'à trouver la trace de cet homme et je suis certain que nous aurons le gros lot.
- Crois-tu qu'il soit encore dans la région?
- J'en douterais fortement. Il est très certainement là où il sera difficile à trouver, Montréal. Je ne serais pas surpris que Lucien Levasseur soit dans les environs. C'est certainement l'un de ses hommes de main.
- Que vas-tu faire maintenant?
- Rentrer au bureau, j'ai un téléphone à faire, il faut retracer cet homme et le plus rapidement possible.

À peine une heure plus tard, Carl est en ligne avec le sergent Jean-Louis O'Neil. Ils discutent de la localisation de Lafrance sorti du Pen depuis plusieurs mois. La dernière adresse connue donnait sur un bâtiment qui a été détruit par le feu, depuis trois mois déjà. Aucune

autre adresse au dossier, permettant de savoir l'endroit où il créchait. Pas plus que de lien avec Levasseur, du moins officiellement.

– Écoute Jean-Louis, il y a 2 000 \$ de récompense, si l'un de tes infos le retrouve. Tu peux passer le mot?

– Sans aucun problème. Tu pourras me rejoindre sur mon cellulaire à toute heure du jour et de la nuit. Il se pourrait aussi que je puisse avoir besoin de tes services pour un travail officiel cette fois.

– Tu sais où me trouver n'est-ce pas?

– Sois en bien certain vieux frère, à bientôt.

Quelques minutes plus tard, il contacte Eddy Bougonneux Richard à son bureau.

– Eddy, tu peux être disponible pour une journée ou deux? Il se pourrait bien que nous soyons obligés de nous rendre à Montréal.

– Pourquoi, t'es sur quelque chose?

– Je pense que oui, il me reste certaines vérifications à faire. J'en saurai plus dans quelques heures ou demain. Les choses s'annoncent bien et je peux presque te parier que nous aurons tes gars, à moins que je ne sois complètement à côté de la track.

– Dès que tu me fais signe, je serai disponible.

## **Partie cinq**

Le Gran Cherokee roule en direction de Montréal. À son bord, Carl et son vieux copain Eddy. Les informations étaient rentrées au bureau du privé, concernant l'adresse du suspect Eugène Lafrance. Comme en avait fait mention le sergent O'Neil, l'informateur voulait d'abord avoir l'argent avant de donner le renseignement. Bien sûr, O'Neil paierait lui-même son informateur hors de la présence des gens de Québec. Le rendez-vous avait été fixé entre les trois hommes, dans un restaurant italien bien connu de Montréal, *Da Jovani*.

Lorsqu'ils y arrivent, Jean-Louis O'Neil est déjà sur place. Carbo lui remet l'enveloppe contenant l'argent et ils se quittent, le temps de permettre au policier de rencontrer son homme. Eddy a pris place à une table, attendant que le rejoigne Carl, parti discuter avec son contact.

Les deux visiteurs de Québec attendent sur place en profitant pour souper. Le spaghetti était à l'honneur, accompagné d'une bonne bouteille de vin. Eddy s'offre pour payer la note, mais il n'y parvint

pas malgré son insistance. Il venait à peine de terminer que Jean-Louis O'Neil les rejoignait. Il présente une enveloppe scellée à son ami qui aussitôt l'ouvre. Une adresse y figurait, entre les Rues Sherbrooke et Rachel, tout près du Parc Lafontaine.

Quelques minutes plus tard, Carbo et Eddy se retrouvent en front de l'adresse. Il s'agissait d'un vieux bloc à huit logements, ressemblant à ceux du vieux Quartier Latin de Québec. Au troisième étage, la lumière allumée signifiait qu'il y avait quelqu'un. Eddy décide de passer par l'arrière, demeurant près de la porte, sauf si quelqu'un voulait sortir, il n'aurait pas à intervenir.

Carbo lui alloue quelques minutes, pour qu'il se mette en place, puis monte à son tour. Une fois sur la galerie, il jette un coup d'œil par la fenêtre. Un homme semblait dormir allongé sur le divan du salon, tout près d'une table basse où se trouvaient plusieurs bouteilles de bière vides. Cependant, quelque chose attire l'attention du visiteur, un revolver était aussi sur la table, à portée de main de l'homme.

Muni de son petit ensemble d'outils pour serrure, il réussit très facilement à trafiquer la barrure. La porte s'ouvre doucement et sans craquer, le 9 mm en main, il avance vers le divan, sans que l'homme ne bouge. Une odeur de boisson régnait dans l'appartement, mais une autre odeur qu'il n'arrivait pas à identifier s'y mêlait. Rendu à proximité de l'homme, il appuie son arme dans le cou de ce dernier, le brassant du même coup à l'épaule. C'est à ce moment qu'il réussit à

identifier l'odeur bizarre et connue. Eugène Lafrance ne respirait plus, il était bel et bien mort. Rengainant son arme, il vérifie le pouls, mais aucune réaction, la peau était froide. Lui relevant la tête, il voit le petit trou en plein centre du front. On l'avait tout simplement liquidé, tout comme son oncle, mais cette fois de manière plus cavalière. Carbo se rend à la porte arrière, faisant signe à Eddy de le rejoindre.

– Qu'est-ce qui se passe? demande le vieux policier.

– On joue de malchance. Notre homme est tout simplement mort, fini, liquidé. Je pense que cela certifie hors de tout doute qu'il était bel et bien relié à ce vol. Il va nous falloir trouver les autres complices et vites, avant que pareil sort ne leur arrive.

– T'as une idée sur l'identité des trois autres?

– Tu veux dire des deux autres, reprend Carl.

– Je ne comprends pas, ajoute Eddy.

– Tu oublies celui qui a été blessé. Je suis absolument certain qu'il mange les pissenlits par les racines. J'avais oublié de te raconter un petit bout de l'affaire.

Rapidement le privé raconta sa visite, avec Josiane au domicile du vétérinaire, ainsi que le Van incendié.

– Il va nous falloir aviser la police, dit Eddy.

– Si tu permets, nous allons faire une petite fouille avant de le faire.

Le tour de l'appartement ne fut pas bien long à faire. Il retrouve dans la chambre à coucher, une pile de photographies provenant du séjour au pénitencier de Sainte-Anne-des-Plaines. Aucun argent, sauf un petit carnet d'adresses, dans la poche arrière du pantalon. Une fois que le tout est dissimulé, Carl compose le numéro de son copain Jean-Louis O'Neil. Une heure plus tard, ce dernier fait son entrée avec un de ses hommes.

– T'as trouvé quelque chose? demande Jean.

– J'ai pas touché à rien, j'attendais ton arrivée. Permets-moi de te présenter, un vieux de la vieille, Eddy Richard de la SM Québec. C'est lui qui est chargé du dossier officiellement. Comme il est humble, il n'a pas voulu se mêler à notre première rencontre.

– Qu'est-ce que tu entends faire maintenant que ton homme est mort?

– J'en sais rien, trouver ses amis. Si on fouillait un peu, mais j'aurais une faveur à te demander. J'aimerais que cette affaire ne s'ébruite pas. Je veux dire que les journaux gardent ça mort pour quelques jours. Tu penses que c'est possible?

– Jusqu'à maintenant, on ne les a pas dans les pattes. J'aviserais au fur et à mesure. Allons jeter un coup d'œil.

La fouille ne donne pas trop de résultats. Carbo préfère quitter les lieux avant que n'arrivent les ambulanciers. Une fois dans le *Gran Cherokee*, un rapide coup d'œil aux photographies lui en apprend passablement sur les relations du défunt. Le tout est confirmé par le carnet d'adresses. Deux hommes étaient des proches de Lafrance, un certain Jimmy Létourneau et Charles Dupont étaient les plus intimes. Les deux amis optent pour Jimmy, dont l'adresse était à quelques rues à peine de l'endroit où ils se trouvaient.

La Rue Chateaubriand longe Saint-Hubert, mais ressemblait à la rue Messier. Une longue série de blocs à loyers multiples, construits il y a près d'une cinquantaine d'années. Comme ils montaient l'escalier, un homme sortait sur la galerie. Alors, qu'il se retourne après avoir barré sa porte, il se retrouve face à face avec les deux visiteurs.

– Tu bouges pas, crie Carbo en sortant son arme. Ouvre ta porte, nous allons rentrer très doucement tous les trois.

– Vous êtes de la police? s'empresse de demander l'homme inquiet.

– Non, on veut te parler de quelque chose. Ne fais pas l'idiot et tout va très bien se passer. Où tu étais ces derniers jours?

– J'arrive de chez ma sœur dans l'ouest. Je suis arrivé avant souper. Pourquoi ces questions?

– C'est ce qui explique que tu sois encore en vie.

– Que... que voulez-vous dire? dit nerveusement Jimmy en regardant le gros 9 mm pointé vers lui.

– Tu connais quelqu'un du nom de Lafrance?

– Pourquoi? demande nerveusement Jimmy.

– Si tu le connaissais, tu ne le reverras plus, il est mort. Une balle en plein centre du front, probablement un cadeau de ceux qui ont fait le vol à main armée avec toi. Il se pourrait bien que tu sois le prochain sur la liste. Qu'est-ce qui s'est passé pour que l'on vous élimine comme ça?

– J'en sais rien, répond Jimmy qui ne tenait plus en place. Vous êtes qui?

– Je suis Carl Bouchard, je suis un privé engagé par la Banque Nationale que vous avez fait. Ils veulent votre peau à tout prix et nous ne sommes pas les seuls, tes complices aussi veulent la même chose. Ils ne veulent plus séparer l'argent, qu'est-ce que t'en penses?

– Je le savais qui se passait quelque chose. J'ai pas revu Charles.

– De quel Charles tu parles?

– Un ami, se contente de répondre Jimmy.

– Tu veux dire Charles Dupont qui était au Pen avec vous deux?

– Qui vous a dit ça?

– J'en sais beaucoup plus que tu penses. Je peux même te dire, que Levasseur va te liquider toi aussi, si tu ne viens pas avec nous autres.

– J'ai rien à dire et je partirai pas d'icite. Il faut que je parle à Charles.

– À ta place, je lui donnerais un coup de téléphone. S'il veut te rencontrer, c'est mauvais signe. Fais-le, tu verras bien.

Sans attendre, Jimmy composa le numéro de son ami et complice Charles.

– Charlie, c'est moé Jimmy, t'aurais pas vu Ti-gène? Je téléphone chez eux pis y répond pas jamais.

– Je lui ai parlé au souper. Je voulais justement te voir, le boss m'a remis un certain montant d'argent pour toé et lui. Je partais justement pour aller le rencontrer. Je peux passer chez vous en revenant, tu m'attends?

– Ouais je va être icite toute la soirée. Une fois l'appareil fermé, Jimmy regarda Carbo et Eddy sans trop savoir quoi dire.

– Il vient te voir? demande le privé.

– Ouais, il a parlé à Eugène au souper. Vous m'avez menti, yé pas mort.

– Si c'est ce que tu penses, j'ai un marché à te proposer. On va demeurer ici caché dans ta chambre sans nous montrer, je peux te le jurer, mais je te pari qu'il sera ici dans pas grand temps.

J'interviendrai seulement si ta vie est en jeu. En attendant, téléphone chez Eugène.

Jimmy était nerveux, ayant même de la difficulté à composer correctement le numéro. Il dû le refaire une seconde fois. Quelques instants plus tard, il raccroche sans avoir dit un mot. Il avait le visage presque cadavérique en se laissant tomber sur le fauteuil.

– Qu'est-ce qui se passe, t'as parlé à un mort? dit Carbo.

– Vous avez raison, cé t'un flic qui a répondu.

– Alors nous allons attendre ensemble ton copain. Eddy, tu fouilles pour trouver des armes, je vais rester avec lui.

– Cé pas la peine, yé sous moé, reprend Jimmy en se levant difficilement.

Une quinzaine de minutes plus tard, Charles frappe à la porte du domicile de Jimmy. Ce dernier va ouvrir en saluant son ex-compagnon de cellule et de crimes.

– Comment ça va Jimmy, où tu étais hier, on t'a cherché partout?

– Qui ça?

– Moé pis Eugène, tu y as pas parlé?

– Non chu arriver juste après-midi, j'étais chez ma sœur. Quand qu'on va avoir note argent?

– J'étais supposé te l'apporté à soir, mé j'ai pas été capable d'aller la chercher, le boss était pas chez lui. Si tu restes icite toute la soirée, je va revenir avec vers onze heures. Y m'a dit qu'y serait chez eux à neuf heures et demi au plus tard. T'é sûr que tu vas être icite, j'voudrais pas revenir pour rien, j'aime pas ça me promener avec autant de bake.

– Non, non, j'te dis que j'va être icite, je sors pas. Y m'en reste juste assez pour me payer une caisse de bière.

– À partir d'à soir, t'auras pu à te casser la tête pour un bon boute.

– OK! J'va t'attendre.

– Il m'semble que t'é nerveux, j'me trompes-tu?

– J'ai été malade un peu, j'ai pris une crise de brosse hier soir, cé juste ça.

– OK! Salut à tantôt.

Une fois la porte refermée, Jimmy ramasse une bouteille de bière vide et la lance de toutes ses forces dans la porte. Elle vole en mille morceaux.

– Il ne fait aucun doute que tu vas être le prochain à se faire cabocher. C'est tout le respect que tes amis te portent? demande Carbo en sortant de la chambre avec Eddy.

– Y me flamberont pas les hosties, cé moé qui va lé tirer avant.

– Tu tireras pas personne, t'en as assez fait à Québec, reprend le Privé.

– J'ai pas tiré à Québec, cé pas moé.

– On parlera de tout ça plus tard. Pour l'instant, tu nous accompagnes à Québec, sinon tu passeras pas la nuit. Partout où tu iras, ils te retrouveront. Levasseur a le bras long et ça tu le sais. Ta seule chance, c'est de venir avec nous et personne te trouvera.

Les trois hommes quittent l'appartement et ils étaient maintenant en route pour Québec. Eddy avait pris place à l'arrière avec Jimmy qui ne dit pas un mot du voyage. Trois heures plus tard, ils faisaient leur entrée au bureau de l'Agence CARBO.

– Tu restes avec lui Ed, je vais téléphoner à Josiane. Nous aurons besoin d'elle pour tout prendre en note.

À peine une heure plus tard, même s'il était presque minuit, l'assistante arrive. Elle s'occupe aussitôt de mettre en fonction le système audio-vidéo et revient s'installer tout près de ses amis, dans la petite salle aux murs vides de toute décoration.

La déclaration de Jimmy Létourneau prit plus de quatre heures. Il raconta toute l'histoire reliée au vol, incluant la participation de Charles. Pourtant, en aucun temps, il ne relia Levasseur au vol. Il n'avait aucune idée de l'endroit où se trouvait l'argent, disant recevoir ses ordres de Charles Dupont. Il explique que le garde de

sécurité a ouvert le feu en premier et que c'est Pierrot ou Eugène qui ont tiré. Quant à Pierrot, il indique l'endroit où ce dernier était enterré. Il apprend avec surprise la mort du vieux médecin vétérinaire, l'oncle d'Eugène. Il n'y comprenait plus rien, il sentait de plus en plus la mort se rapprocher de lui. Pourtant, ni Carbo, ni Eddy Richard ne pouvaient lui promettre la vie sauve. Il craignait énormément de rentrer en prison, sachant par expérience qu'il serait une cible facile.

C'est à ce moment qu'intervint Eddy, promettant qu'il serait gardé en cellule à la Centrale, avec toutes les commodités possibles. Quant à la suite, le procureur du ministère prendrait la relève. Les choses seraient réglées dès aujourd'hui. Jimmy est laissé dans la petite pièce pour quelques heures et un déjeuner lui sera apporté dès que possible par Josiane.

Une fois seuls, Carbo et Eddy se serrent la main en guise de victoire.

– Je n'aurais jamais cru, pouvoir passer au travers de cette affaire aussi rapidement. Heureusement que j'ai eu ce jeune homme.

– Quel jeune homme?

– Ça, c'est mon secret. Je te le raconterai peut-être un jour, si jamais tu deviens mon associé.

– Écoute, je voulais justement t'en parler. Je ne sais pas si je pourrai te rendre service autant que tu l'espères. Alors...

– Non, non, ce n'est pas à toi de juger de tes capacités à m'aider, laisse-moi ce soin, je suis assez grand pour le faire seul. Ce n'est pas une offre de pitié que je te fais, c'est un travail honorable pour toi et rentable pour moi. Ne t'imagines pas que je vais te payer à ne rien faire, tu te trompes mon ami, je suis meilleur administrateur que tu ne le crois. Alors qu'en dis-tu?

– Bon, c'est d'accord. Une fois ce dossier terminé, je vais remettre ma lettre de mise à la retraite.

– En attendant, on a encore du pain sur la planche. Il va nous falloir obtenir ce qu'on veut du procureur.

– Ça, c'est mon problème. Si on se débarrassait de lui, qu'en dis-tu?

– C'est une bonne idée, allons-y.

Une heure plus tard, Jimmy était écroué en cellule sous un faux nom. Carbo et Eddy allèrent se rafraîchir pendant quelques heures avant de reprendre la route pour retourner à Montréal, terminer en beauté cette affaire. Le plus gros restait à faire, arrêter Charles Dupont et Lucien Levasseur et ces derniers n'allaient pas se laisser faire aussi facilement que Jimmy.

## **Partie six**

Eddy récupère deux mandats d'arrestations contre Charles Dupont et Lucien Levasseur auprès du Procureur de la Couronne, puis se rend au bureau de l'Agence CARBO. Les choses s'étaient faites en douce, sans que les médias n'en aient été avisés.

De son côté, Carl était prêt à partir lui aussi. Il avait contacté le sergent O'Neil son ami de l'Antigang de la CUM, afin qu'il se tienne prêt pour assister les deux hommes. *Le Gran Cherokee* roulait pour la seconde fois vers Montréal.

Après environ une heure et demie de route, le cellulaire sonne. Carl répond, mais passe l'appareil à son copain, car c'était lui que l'on demandait. Pas un son ne sortit de sa bouche, se contentant d'écouter, puis il coupe.

– On ne peut pas dire que tu aies eu une trop grande conversation, fait remarquer son copain.

– La marde nous court après.

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– Jimmy vient d'être trouvé pendu dans sa cellule. J'ai bien l'impression qu'il se savait mort, d'une manière ou d'une autre. Il a laissé un mot pour toi.

– Ça veut dire qu'on vient de perdre au moins 50 % de notre preuve. Nous avons encore sa déclaration orale sur vidéo.

– Qu'est-ce que tu veux dire?

– Tout a été pris sur audio-vidéo cette nuit.

– T'aurais pu me le dire, merde. Tu me fais chier Carl, si jamais j'avais fait des promesses ou des menaces, tout ça n'aurait pas valu un clou.

– Je savais que tu t'en abstiendrais devant Josiane. Et puis notre homme collaborait entièrement. C'est une méthode que j'ai adoptée depuis mes débuts. Tu vois nous allons en profiter.

– Tu sais que cette preuve n'est jamais acceptée devant les tribunaux.

– Tu veux dire pas encore accepter, mais là notre homme est mort. Ce n'est plus la même chose. Cette preuve pourrait bien être acceptée comme preuve ante-mortem, ce sera à la Couronne de soulever le point.

– On va être obligé de se grouiller le cul, avec la pendaison de Jimmy, les journaux ne passeront pas à côté, les nouvelles vont se rendre très vite à Montréal.

– Écoute, on a rendez-vous à dix-huit heures avec O'Neil, on verra bien.

Arrivés à Montréal, ils prennent un bon souper avant d'aller à leur rendez-vous. Lorsqu'ils se présentèrent au QG. de la CUM, Jean-Louis avait avisé pour qu'ils soient conduits à son bureau immédiatement.

Une fois sur place, Carl explique tout ce qui c'était passé au cours de leur retour et la nuit passée, incluant la mort de Jimmy.

– On va devoir bouger avant qu'ils ne disparaissent. J'ai l'adresse exacte de Dupont et de Levasseur. On commence par où?

– Je n'en sais rien. Je me demande si on ne devrait pas frapper aux deux endroits à la fois. Qu'est-ce que tu en penses?

– Nous pouvons envisager tous les scénarios possibles. On peut faire mettre Levasseur sous surveillance et s'occuper de Dupont en premier. C'est à ta discrétion, je ne suis là que pour te prêter assistance ne l'oublie pas.

– Qu'en penses-tu Ed? demande Carbo. Après tout, c'est ton dossier.

– La solution de Jean-Louis n'est pas mauvaise. On pourrait s'occuper de Dupont, le cuisiner pour le faire ouvrir sur Levasseur. Ce ne sera pas du gâteau de le faire mettre en accusation. Ne perd pas de vu que Jimmy n'est plus là.

– Bon, on adopte cette solution, elle m'apparaît aussi la meilleure, admet le privé.

– J'ai des gars qui sont aux deux adresses. Dupont est chez lui et Levasseur aussi, déclare O'Neil. Je n'ai pas voulu prendre de chance, dès ton appel j'ai pris cette initiative.

– OK! Allons-y pour Dupont en premier. Tu gardes tes gars à l'extérieur et j'entre avec Eddy. Si les choses se gâtent, tu intervies.

– OK! J'avise mes gars qu'on arrive.

À peine trente minutes plus tard, tout le monde était en place et Carbo, accompagné de son copain, gravissait l'escalier menant à l'appartement du suspect. Dans le corridor menant à la porte 203, aucun bruit, seules de petites lumières tamisées éclairaient l'endroit. Carbo sort son petit kit de serrure, sous les yeux ébahis de son copain. En deux tours de main, la poignée cède et ils entrent arme au poing. Dupont qui sortait de la salle de bain resta bouche bée, en apercevant les deux visiteurs inattendus.

– Tu poses tes mains sur ta tête lentement, sans faire de geste brusque. Avance, crie Carbo en appuyant son 9 mm dans le dos de l'homme. Maintenant, assis sur le divan, ordonne-t-il.

Dupont s'exécute sans dire un mot, regardant les deux hommes avec rage. Il s'en voulait de s'être ainsi fait surprendre.

– Qui vous êtes?

– On va te dire tout ça dans quelques instants. Ed tu avertis O'Neil que tout est en ordre.

Aussitôt que le policier est sorti, Carbo, de sa main gauche, donne un violent coup de poing au visage de Dupont qui bascule sur le côté. Il se relève en portant la main à sa bouche.

– Ceci n'est qu'un échantillon de notre conversation. Tu choisis, elle se déroule avec douceur ou bien tu en feras les frais. J'ai tout mon temps et si tu étais retrouvé mort personne ne me blâmerait. Qu'est-ce que tu décides?

Eddy fait son entrée, surpris de voir Dupont qui saignait de la bouche.

– T'as eu des problèmes?

– Non, j'en ai profité pour faire une petite mise au point avec notre ami. Je voulais qu'il sache le prix que valait sa peau. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Tu vas me dire pourquoi vous avez tué Eugène Lafrance?

– Je ne savais pas qu'il était mort, s'empresse de répondre Dupont.

À peine avait-il terminé sa remarque que le poing du privé s'abat encore sur lui, mais cette fois, le coup fut plus dur que le premier, puis un autre suivit immédiatement, l'atteignant au creux de

l'estomac. Il se replie en deux, mais Carl ne lui laisse pas le temps de se reprendre. Il le soulève puis le pousse avec force sur le dossier du gros divan qui recule sous le choc.

– Maintenant, tu réponds correctement où tu vas faire ton entrée en prison sur une civière. Vous avez tué gratuitement une garde de sécurité, un père de famille de deux enfants. Comme si ce n'était pas assez, vous avez enterré Pierrot et tué votre ami et complice Eugène, sans oublier son pauvre oncle. Tu penses que je vais avoir de la pitié pour toi, tu crois vraiment que je vais te ménager, tu rêves en couleur mon vieux. Un autre coup atteint Dupont, cette fois sur le côté gauche du visage. Il bascule à nouveau puis perd conscience. Ed va chercher de l'eau, ordonne le privé.

D'un geste sec, il balance le plat d'eau au visage de Dupont, qui reprend ses sens, bavant le sang, un œil ouvert à l'arcade sourcilière.

– Tu te décides ou je continue? demande Carbo. J'oubliais, comme vous n'avez pas pu assassiner Jimmy, il nous a accompagnés à Québec cette nuit. On a une très belle déclaration de lui. Tu sais quand t'es venu chez lui hier, nous étions tous les deux dans la chambre. On a très bien entendu ta conversation. Comme il avait peur de se faire faire le même sort qu'à Eugène, il a ouvert et vous a tous vendus, Levasseur inclus. Qu'est-ce que tu en dis? C'est ce qui arrive quand on veut trop être gourmand. Je t'écoute.

– J'ai rien à dire, je va me faire tuer aussitôt que je va rentrer au Pen, si j'me rends jusque-là.

– Je ne peux pas te faire de promesse, mais mon ami ici, pourrait bien pouvoir t'aider, lui, il est flic. Tu sais que les flics ont de grands pouvoirs quand ils veulent changer l'identification d'un gars qui collabore. Tu pourrais peut-être aussi garder une certaine partie de l'argent du vol, ça moi je peux peut-être l'arranger, car je travaille directement pour les banques. Tu comprends, toi tu n'es que du fretin, c'est Levasseur que je veux.

Dupont demeure plusieurs minutes sans parler, s'essuyant l'œil et la bouche en regardant Eddy, puis Carbo.

– Tu as reçu combien pour ce vol?

– 10 000 \$ et un autre 50 000 \$ plus tard.

– Tu ne crois pas que tu pourrais recevoir une balle dans la tête, comme ton ami Lafrance. Levasseur va vouloir éliminer tous les témoins pouvant le faire condamner ou même le relier aux meurtres. C'est la première fois qu'un ou des meurtres surviennent dans les coups qu'il a organisés. Tu n'as qu'à penser à celui de la *Brink's* à Toronto. Qu'est-ce tu décides, nous n'avons pas toute la nuit devant nous? C'est maintenant ou jamais.

– Vous me jurez que je pourrai avoir mon 50 000 \$?

– Je t'en fais la promesse devant témoin. Si tu n'as pas l'argent dans un compte en Suisse, tu n'auras qu'à refuser de témoigner. C'est *fair play* ça, non?

– OK! Je marche, du moins pour le moment. Je suis prêt à vous raconter tout ce qui s'est passé à Québec, icite à Montréal, pis à Toronto. J'y étais.

– Tu viens de te sauver la vie mon vieux.

– Allons-y, ordonne Eddy, satisfait du déroulement de cette affaire.

Pendant que le vieux policier attend dans le *Gran Cherokee* avec Dupont, Carbo va rencontrer O'Neil de l'Antigang.

– Jean, il a décidé d'ouvrir sur Levasseur. Tu peux garder ta surveillance sur sa maison, lui et son gorille en attendant que nous ayons tout ça sur vidéo?

– Aucun problème Carl. Si tu veux un système vidéo, j'ai seulement qu'à donner les ordres. Nous sommes équipés pour prendre toutes les déclarations verbales sur bandes.

– J'apprécierais, tu nous accompagnes?

– Bien sûr, sinon tu ne pourras pas entrer chez nous, dit O'Neil en riant. Coincer Lucien Levasseur, c'est le rêve de tout bon policier œuvrant dans le crime organisé. Que ce soit toi ou moi qui lui mettions la patte dessus, ça revient au même. Allons-y.

Les quatre hommes se retrouvent au QG de la CUM et Eddy pu apprécier comment son corps de police pouvait être des débutants à côté de cette organisation ou rien ne manquait. Tout le moderne possible était étalé devant ses yeux.

La version de Dupont s'échelonna sur plus de deux heures. Il mentionna tous les noms de ceux qui étaient impliqués dans divers dossiers, impliquant du fait même Levasseur, ainsi qu'un certain procureur de Montréal qui avait profité des largesses du chef de gang. Il y en avait suffisamment pour que soient portées des dizaines d'accusations. Plusieurs mandats seront sortis dans la région de Montréal ce qui regarde le groupe d'O'Neil. Ce dernier est ravi d'entendre sortir toutes ces précisions qui allaient mettre enfin un terme aux opérations du plus grand chef de gang œuvrant dans le vol de camions blindés du Québec et de l'Ontario. Sans compter, les nombreuses accusations de meurtre qui seront aussi portées contre lui. Il en aurait pour le reste de sa vie en prison.

– Jean, il va nous falloir intervenir chez Levasseur. N'oublie pas son chien de garde, c'est un homme dangereux. Il est toujours armé. Nous allons devoir aussi fouiller minutieusement sa résidence. Il doit avoir un certain coffre-fort qui intéresse mes employeurs.

– Je te laisserai le soin de faire cette fouille, bien sûr avec un de mes hommes pour t'accompagner et Eddy bien sûr. On y va?

Lorsqu'ils furent en route pour la résidence du suspect, O'Neil reçut un appel, l'avisant que ce dernier était dans sa limousine, circulant possiblement dans la direction du Casino de Montréal. Le sergent donne aussitôt les instructions de l'intercepter avec prudence.

Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que le retour ne soit donné, confirmant l'arrestation du plus puissant criminel des dernières années.

– Qu'est-ce qui s'est passé? Vous en avez mis du temps à procéder à l'interception, cria Jean-Louis O'Neil dans son cellulaire.

– Il y a eu un petit pépin. La Caddy a fait une embardée et le chauffeur est mort.

– Et Levasseur s'empresse de demander le sergent?

– Intact chef, il est avec moi. Je le conduis à la maison?

– Oui, je vous y rejoins dans quelques minutes.

Le policier de l'Antigang, relate à ses deux invités et collaborateurs, le déroulement des événements. Il les dépose à l'adresse de Levasseur en compagnie de son homme de confiance.

Après plus de deux heures, ils trouvent enfin ce qu'ils cherchaient. Un coffre-fort de grandes dimensions était dissimulé au sous-sol derrière une partie de mur. Le policier qui les accompagnait se mit à genoux et réussit facilement à contrer le cadran du contrôle

d'ouverture. Il y avait là près de deux ou trois millions de dollars. On y trouva aussi des documents concernant certains vols commis, ainsi que des contrats de propriétés dont Levasseur avait fait l'acquisition. C'était le gros lot.

Au bureau de Jean-Louis O'Neil, c'était l'euphorie pour toute l'équipe. On fit le compte des argents qui se chiffèrent à 2 760 000 \$. Plusieurs propriétés furent aussi localisées, parmi lesquelles se trouvait le bloc appartement où avait été tué Eugène Lafrance. Celui où habitait Jimmy faisait aussi partie de la liste.

Ce fut Eddy qui conduisit pour le trajet de retour vers Québec. Il avait en main la cassette des déclarations de Dupont. Il avait le sourire facile. Terminer ainsi sa carrière ne pouvait tomber mieux, c'était le rêve de tout policier qui avait le sens du devoir.

Il faisait jour lorsqu'ils arrivèrent à Québec. Ils firent un arrêt au *Jack & Gill* pour y prendre le petit déjeuner. Par la suite, tous deux se rendirent au bureau de l'Agence. Josiane fut vite mise au courant du déroulement de toute l'affaire et Carbo se permit de présenter Eddy comme leur nouvel associé.

– Tu ne trouves pas que tu vas un peu vite, je ne t'ai pas encore donné ma réponse, dit Eddy en riant.

Installé dans le grand bureau de l'Agence, Carl téléphone à Charles-Henri Sauvageau de la Sécurité de la Banque Nationale. Il lui raconte

en gros le dossier, prenant soin de lui parler du 50 000 \$ promis à Dupont pour sa collaboration ainsi que de l'argent qui a été retrouvé en totalité ou presque. Ce dernier criait de joie au téléphone, promettant toute une soirée à l'enquêteur privé, de qui il ferait un héros dans le milieu. Carl le calme, demandant expressément que son nom ne soit mentionné d'aucune manière devant les médias. Il n'avait pas besoin de cette publicité gratuite et souvent destructrice. Il lui fait part aussi qu'il devra verser la somme de 50 000 \$ à celui qui avait permis que ce dossier soit mené à bien, son témoin mystère qui en aurait bien besoin pour débiter sa vie de famille. Sauvageau accepte, disant que l'Association des Banquiers était partie à cette récompense. Le chèque lui serait remis dès le lendemain. Le privé insiste pour que le nom de l'Agence soit inscrit à l'endroit du nom, refusant que ce jeune homme ne soit trahi et embêté par la suite. Toutes les conditions exigées seront respectées assure Sauvageau.

Carbo conduit son ami à la voiture qui l'attendait devant la porte de l'Iberville I.

– N'oublie pas vieux bougonneux, tu me dois une réponse, à bientôt associé. FIN...

**À SUIVRE...** dans **CARBO 10... Au service de Dieu.**